

Sigmund FREUD (1914)

# Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

Traduction de l'Allemand par le Dr S. Jankélévitch en 1927,  
revue par l'auteur lui-même.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,  
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [mgsaquet@videotron.ca](mailto:mgsaquet@videotron.ca)

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,  
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [mgsaquet@videotron.ca](mailto:mgsaquet@videotron.ca)  
à partir de :

Sigmund Freud (1914)

## Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (1914)

Une édition numérique réalisée à partir de l'ouvrage français **Cinq leçons de psychanalyse** suivi de **Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique**. Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1927 revue par l'auteur lui-même. Réimpression : Paris : Éditions Payot, 1965, (pp. 67 à 155) 158 pages. Traduction précédemment publiée dans la Bibliothèque scientifique des Éditions Payot. Collection : Petite bibliothèque Payot, n° 84.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes  
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 octobre 2002 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

SIGMUND FREUD

CINQ LEÇONS  
SUR LA PSYCHANALYSE

Sigmund Freud. Né en 1856 et mort en 1939, est le créateur d'une science dont les prolongements se font sentir aujourd'hui dans l'ensemble des sciences humaines : psychologie, médecine, sociologie, philosophie, anthropologie, linguistique, esthétique, etc.

Après plusieurs autres textes de Freud parmi les plus importants, la "Petite Bibliothèque Payot" réédite deux essais du père de la psychanalyse, qui constituent peut-être la meilleure "défense et illustration" de cette science : Cinq leçons sur la psychanalyse, prononcées lors d'un voyage de Freud aux États-Unis, et **Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique**, où il retrace les débuts difficiles d'un mouvement qui s'est désormais étendu au monde entier.

[Retour à la table des matières](#)

Né à Freiberg (Moravie) en 1856 et autrichien de nationalité, Sigmund FREUD est mort à Londres en 1939,

Créateur génial de la science psychanalytique, il est l'auteur d'une œuvre monumentale, aux innombrables prolongements et qui influence de plus en plus profondément l'ensemble des sciences humaines : médecine, psychologie, sociologie, philosophie, anthropologie, linguistique, esthétique, etc.

1) Depuis sa parution, la « Petite Bibliothèque Payot » s'est efforcée de mettre à la disposition d'un large public certains des principaux textes de Freud : *Introduction à la psychanalyse* (n° 6), *Essais de psychanalyse* (n° 44), *Totem et tabou* (n° 77) - sans oublier la remarquable étude de Marthe Robert: *La révolution psychanalytique* (nos 56 et 57).

Voici aujourd'hui deux essais de Freud qui constituent peut-être la meilleure « défense et illustration » de la psychanalyse : Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique.

SIGMUND FREUD

[Retour à la table des matières](#)

CINQ LEÇONS  
SUR LA  
PSYCHANALYSE

*suivi de*  
CONTRIBUTION À L'HISTOIRE  
DU MOUVEMENT  
PSYCHANALYTIQUE

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

[Retour à la table des matières](#)

# Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

Traduit par le Dr S. Jankélévitch, 1927

Cet essai a été précédemment publié dans la « Bibliothèque Scientifique des Éditions Payot, Paris ». « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » par le Dr S. Jankélévitch. Traduction revue pour la « Petite Bibliothèque Payot ».

[Retour à la table des matières](#)

*Fluctuat nec mergitur.*

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

# Chapitre 1

[Retour à la table des matières](#)

Dans les pages qui suivent, je me propose d'apporter une contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique. Cette contribution présente un caractère subjectif qui, je l'espère, n'étonnera personne, de même qu'on ne trouvera sans doute pas étonnant que j'y parle du rôle que j'ai moi-même joué dans cette histoire. C'est que la psychanalyse est ma création : pendant dix ans, j'ai été le seul à m'en occuper, et pendant dix ans c'est sur ma tête que s'abattaient les critiques par lesquelles les contemporains exprimaient leur mécontentement envers la psychanalyse et leur mauvaise humeur à son égard. Je crois même pouvoir affirmer qu'aujourd'hui encore, où je suis loin d'être le seul psychanalyste, personne n'est à même de savoir mieux que moi ce qu'est la psychanalyse, en quoi elle diffère d'autres modes d'exploration de la vie psychique, ce qui peut être désigné par ce terme ou ce qui pourrait être mieux désigné autrement.

Ayant eu l'occasion, en 1904, de parler pour la première fois publiquement de la psychanalyse, du haut d'une chaire universitaire américaine, et conscient de l'importance que ce fait pouvait avoir pour les objectifs que je poursuivais,



j'avais déclaré que ce n'était pas moi qui avais donné le jour à la psychanalyse, que c'était Josef Breuer qui s'était acquis ce mérite, alors que, encore étudiant, j'étais occupé à passer mes examens (de 1880 à 1882) <sup>1</sup>. Mais des amis bienveillants m'ont fait observer depuis que j'avais poussé trop loin l'expression de ma reconnaissance ; que j'aurais dû, ainsi que je l'avais fait dans les occasions antérieures, faire ressortir que le « procédé cathartique » de Breuer constituait une phase préliminaire de la psychanalyse et que celle-ci datait du jour où, repoussant la technique hypnotique, j'avais introduit celle de l'association libre. Au fond, il importe peu de savoir si les débuts de la psychanalyse remontent au procédé cathartique ou à la modification que j'ai fait subir à ce procédé ; et si je mentionne ici ce point d'histoire, si peu intéressant, c'est parce que certains adversaires de la psychanalyse ne manquent pas, à l'occasion, de proclamer que c'est à Breuer, et non à moi, que revient le mérite d'avoir créé cet art. Je dois ajouter toutefois que la priorité de Breuer n'est proclamée que par ceux qui attachent quelque valeur à la psychanalyse ; quant à ceux qui lui refusent toute valeur, ils n'hésitent pas à m'en attribuer la paternité sans partage. La grande part que Breuer a prise à la création de la psychanalyse ne lui a jamais valu, à ma connaissance, la minime partie des injures et des blâmes qui m'ont été prodigués. Et comme j'ai reconnu depuis longtemps que la psychanalyse possède le don irrésistible de pousser les hommes à la contradiction, de les exaspérer, je suis arrivé à la conclusion qu'après tout il n'y avait rien d'impossible à ce que je fusse le véritable auteur de tout ce qui la caractérise et la distingue. Je me fais un plaisir d'ajouter que jamais Breuer n'a fait la moindre tentative de rabaisser mon rôle dans la création de la psychanalyse tant décriée et qu'il n'a jamais prêté le moindre appui aux tentatives faites dans ce sens par mes détracteurs.

La nature de la découverte de Breuer a été tant de fois décrite et exposée que je puis m'abstenir ici de toute discussion détaillée sur ce sujet. Je rappellerai seulement qu'elle repose sur ce fait fondamental que les symptômes des hystériques se rattachent à des scènes de leur vie (traumatismes), qui, après les avoir fortement impressionnés, sont tombées dans l'oubli ; et qu'elle comporte un traitement en rapport avec cette constatation et qui consiste à évoquer, sous l'hypnose, le souvenir de ces scènes et à en provoquer la reproduction (catharsis). Aussi crut-il pouvoir formuler la conclusion théorique d'après laquelle les symptômes en question résulteraient d'une utilisation anormale de quantités d'excitation non libérées (conversion). Toutes les fois que, dans sa contribution théorique aux *Études sur l'hystérie*, Breuer a l'occasion de parler de, la conversion, il ne manque pas de citer mon nom entre parenthèses, comme si ce premier essai de justification théorique était ma propriété spirituelle. Je crois que cette propriété s'arrête au mot, tandis que la conception elle-même nous est venue à l'esprit simultanément et constitue notre propriété commune.

<sup>1</sup> Il s'agit des Cinq leçons sur la psychanalyse publiées dans la première partie du présent ouvrage.

On sait également qu'après sa première expérience Breuer avait délaissé son traitement cathartique et n'y était revenu qu'au bout de plusieurs années, lorsque, de retour de Paris où j'avais suivi l'enseignement de Charcot, j'avais cru devoir insister auprès de lui en ce sens. Il s'occupait de médecine interne et était absorbé par une nombreuse clientèle ; quant à moi, qui n'étais devenu médecin qu'à contrecœur, j'avais alors une raison très sérieuse de chercher à venir en aide aux gens atteints de maladies nerveuses ou, tant au moins, à pénétrer plus ou moins la nature de leurs états.

J'avais commencé par me fier au traitement physiothérapeutique ; mais je ne tardai pas à me trouver impuissant et désarmé devant les déceptions que me causa l'*Électrothérapie* de W. Erb, si riche en conseils et indications. Si le jugement de Moebius, d'après lequel les succès du traitement électrique seraient dus à la suggestion, ne s'est pas alors présenté à mon esprit, ce fut pour une cause bien simple : je n'ai pas eu un seul succès à enregistrer. Le traitement par la suggestion au cours de l'hypnose profonde, traitement dont les séances auxquelles j'avais assisté chez Liébault et Bernheim m'avaient fourni des démonstrations impressionnantes, avait semblé, un moment donné, offrir une large compensation à l'abandon du traitement électrique. Mais l'exploration au cours de l'hypnose, à laquelle j'avais été initiée par Breuer, devait exercer sur moi, par son action automatique et par la satisfaction qu'elle offrait à ma curiosité scientifique, un attrait infiniment plus grand que l'interdiction suggestive, monotone, violente, incompatible avec l'exploration proprement dite.

Nous savons aujourd'hui, et c'est là une des plus récentes acquisitions de la psychanalyse, que nous devons mettre au premier rang, au cours de l'analyse, le conflit actuel et la cause déterminante de la maladie. Or, c'est exactement ce que nous faisons, Breuer et moi, dès nos premières applications de la méthode cathartique. Nous attirions directement l'attention du malade sur la scène traumatique au cours de laquelle s'était produit le symptôme, nous cherchions à déceler dans cette scène le conflit psychique et à mettre en liberté le sentiment refoulé. Ce faisant, nous avons réussi à découvrir le processus psychique caractéristique des névroses, auquel nous avons donné plus tard le nom de *régression*. Les associations du malade remontaient, de la scène qu'on cherchait à reconstituer, à des événements psychiques antérieurs et obligeaient l'analyse qui voulait corriger le présent, à s'occuper du passé. Cette régression nous faisait remonter de plus en plus en arrière, généralement, nous sembla-t-il au début, jusqu'à l'époque de la puberté ; mais certains insuccès et certaines lacunes poussèrent l'analyse à poursuivre la régression jusqu'aux années d'enfance qui étaient restées jusqu'alors inaccessibles à toute exploration. Cette orientation ne tarda pas à devenir un des traits caractéristiques de l'analyse. On constata que l'analyse était incapable d'élucider l'actuel sans le ramener à un passé qui, sans être lui-même pathogène, n'en imprimait pas moins à l'événement ultérieur son cachet pathogène.

Mais la tentation de s'en tenir à la cause actuelle connue était telle que, pendant de nombreuses années encore, je n'ai pu m'empêcher d'y céder. Pen-

dant le traitement (en 1899) de la malade connue sous le nom de « Dora », je connaissais la scène qui avait fait éclater la maladie actuelle. Je m'étais efforcé, à d'innombrables reprises, de mettre à la portée de l'analyse cet événement psychique, sans jamais obtenir, malgré mes ordres directs, autre chose que la même description sommaire et pleine de lacunes. Ce n'est qu'après un long détour, qui nous avait fait remonter au-delà de la toute première enfance de la malade, que nous nous étions trouvés en présence d'un rêve dont l'analyse avait ramené le souvenir des détails oubliés de la scène, rendant ainsi possibles et la compréhension et la solution du conflit actuel.

Ce seul exemple suffit à montrer à quelles erreurs on s'exposerait en suivant le conseil que nous avons mentionné plus haut et de quel recul scientifique on se rendrait coupable en négligeant la régression dans la technique analytique.

La première divergence de vues entre Breuer et moi se manifesta à propos d'une question liée au mécanisme psychique intime de l'hystérie. Ses préférences allaient vers une théorie encore physiologique, pour ainsi dire, d'après laquelle la dissociation psychique de l'hystérique aurait pour cause l'absence de communication entre divers états psychiques (ou, comme nous disions alors, entre « divers états de la conscience ») ; il formula ainsi l'hypothèse des « états hypnoïdes », dont les produits feraient irruption dans la « conscience éveillée » où ils se comporteraient comme des corps étrangers. Moins rigoriste au point de vue scientifique, soupçonnant qu'il s'agit de tendances et de penchants analogues à ceux de la vie quotidienne, je voyais dans la dissociation psychique elle-même l'effet d'un processus d'élimination, auquel j'avais alors donné le nom de processus de « défense » ou de « refoulement ». J'avais bien essayé de laisser subsister ces deux mécanismes l'un à côté de l'autre, mais comme l'expérience me révélait toujours la même chose, je ne tardai pas à opposer ma théorie de la défense à celle des états hypnoïdes.

Je suis cependant certain que cette opposition n'était pour rien dans la séparation qui devait bientôt se produire entre nous. Celle-ci avait des raisons plus profondes, mais elle s'est produite d'une façon telle que je ne m'en étais pas rendu compte tout d'abord et ne l'ai comprise que plus tard d'après des indices certains. On se rappelle que Breuer disait de sa fameuse première malade que l'élément sexuel présentait chez elle un degré de développement étonnamment insuffisant et n'avait jamais contribué en quoi que ce soit à la richesse si remarquable de son tableau morbide. J'ai toujours trouvé étonnant que les critiques n'aient pas songé à opposer plus souvent qu'ils ne l'ont fait cette déclaration de Breuer à ma propre conception de l'étiologie sexuelle des névroses, et j'ignore encore aujourd'hui si cette omission leur a été dictée par la discrétion ou si elle s'explique par un manque d'attention. En relisant l'observation de Breuer à la lumière des expériences acquises au cours de ces vingt dernières années, on trouve que tout ce symbolisme représenté par les serpents, par les accès de rigidité, par la paralysie du bras est d'une transparence qui ne laisse rien à désirer et qu'en rattachant à la situation le lit dans lequel était étendu le père malade, on obtient une interprétation des symp-

tômes telle qu'aucun doute ne peut subsister quant à leur signification. On arrive ainsi à se former sur le rôle de la sexualité dans la vie psychique de cette jeune fille une idée qui diffère totalement de celle de son médecin. Breuer disposait, pour le rétablissement de sa malade, d'un « rapport » suggestif des plus intenses, d'un rapport dans lequel nous pouvons voir précisément le prototype de ce que nous appelons « transfert ». J'ai de fortes raisons de croire qu'après avoir fait disparaître tous les symptômes, Breuer a dû se trouver en présence de nouveaux indices témoignant en faveur de la motivation sexuelle de ce transfert, mais que le caractère général de ce phénomène inattendu lui ayant échappé, il arrêta là son exploration comme devant un « untoward event ». Il ne m'a fait aucune communication directe à ce sujet, mais il m'a fourni, à de nombreuses reprises, des points de repère qui suffisent à justifier cette supposition. Et lorsque j'ai adopté d'une manière définitive la conception relative au rôle essentiel que la sexualité joue dans le déterminisme des névroses, c'est de sa part que je me suis heurté aux premières réactions de cette mauvaise humeur et de cette réprobation qui, dans la suite, me sont devenues si familières, alors qu'à l'époque dont il s'agit j'étais loin de prévoir quelles me poursuivraient toute ma vie comme une fatalité.

Le fait que le transfert sexuel, grossièrement nuancé, tendre ou hostile, s'observe au cours du traitement de la névrose, quelle qu'elle soit, sans qu'il soit désiré ou provoqué par l'une ou l'autre des deux parties en présence, m'est toujours apparu comme la preuve irréfutable de l'origine sexuelle des forces impulsives de la névrose. Cet argument n'a encore jamais obtenu toute l'attention qu'il mérite et n'a jamais été envisagé avec tout le sérieux qui convient, car si tel avait été le cas, l'opinion sur ce sujet serait, à l'heure actuelle, unanime. Quant à moi, je l'ai toujours considéré comme décisif, aussi (et plus souvent) décisif que tant d'autres données fournies par l'analyse.

Ce qui fut de nature à me consoler du mauvais accueil qui, même dans le cercle étroit de mes amis, fut réservé à ma conception de l'étiologie sexuelle des névroses (il ne tarda pas à se former alors un vide autour de ma personne), ce fut la conviction que je combattais pour une idée neuve et originale. Mais un jour, certains souvenirs vinrent troubler ma satisfaction, tout en me révélant certains détails très intéressants, concernant la manière dont s'effectue notre activité créatrice et relatifs à la nature de notre connaissance. L'idée dont j'avais assumé la responsabilité ne m'était nullement personnelle. Je la devais à trois personnes dont les opinions avaient droit à mon plus profond respect, à Breuer lui-même, à Charcot et au gynécologue de notre Université, Chrobak, un de nos médecins viennois les plus éminents. Ces trois hommes m'avaient transmis une conception qu'à proprement parler ils ne possédaient pas. Deux d'entre eux contestaient cette transmission ; quant au troisième (le maître Charcot), il en aurait sans doute fait autant, s'il m'avait été donné de le revoir. Mais ces transmissions identiques que je m'étais assimilées sans les comprendre avaient sommeillé en moi pendant des années, pour se révéler un jour comme une conception originale, m'appartenant en propre.

Jeune médecin des hôpitaux, j'accompagnais un jour Breuer dans une promenade à travers la ville, lorsqu'il fut abordé par un monsieur qui demanda instamment à lui parler. Je restai en arrière, et lorsque Breuer, la conversation terminée, vint me rejoindre, il m'apprit, dans sa manière amicalement instructive, que c'était le mari d'une malade qui venait de lui donner des nouvelles de celle-ci. La femme, ajouta-t-il, se comportait en société d'une manière tellement singulière qu'on avait jugé utile, la considérant comme nerveuse, de la confier à ses soins. Il s'agit toujours de *secrets d'alcôve*, fit-il en manière de conclusion. Étonné, je lui demandai ce qu'il voulait dire ; il m'expliqua alors de quoi il s'agissait au juste, en remplaçant le mot «alcôve» par les mots « lit conjugal », et en disant ne pas comprendre pourquoi la chose me paraissait si inouïe.

Quelques années plus tard, j'assistais à une réception de Charcot. Je me trouvais tout près du vénéré maître qui, justement, était en train de raconter à Brouardel un fait, sans doute très intéressant, de sa pratique. Je n'avais pas bien entendu le commencement, mais peu à peu le récit m'avait intéressé au point que j'étais devenu tout attention. Il s'agissait d'un jeune couple de lointains orientaux : la femme souffrait gravement, le mari était impuissant ou tout à fait maladroit. «Essayez donc, entendais-je Charcot répéter, je vous assure, vous y arriverez. » Brouardel, qui parlait moins haut, dut exprimer son étonnement que des symptômes comme ceux de la femme en question pussent se produire dans des circonstances pareilles. En effet, Charcot lui répliqua avec beaucoup de vivacité : « Mais, dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours... toujours... toujours. » Et ce disant il croisa les bras sur sa poitrine et se mit à sautiller avec sa vivacité habituelle. Je me rappelle être resté stupéfait pendant quelques instants et, revenu à moi, m'être posé la question : « Puisqu'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais ? » Mais l'impression fut vite oubliée ; l'anatomie du cerveau et la production expérimentale de paralysies hystériques absorbèrent de nouveau toute mon attention.

Une année plus tard, étant privat-docent de maladies nerveuses, je débutais dans la carrière médicale, aussi ignorant de tout ce qui concerne l'étiologie des névroses que peut l'être un jeune universitaire plein d'espairs. Un jour, Chrobak me prie amicalement de me charger d'une de ses patientes dont, étant devenu professeur titulaire, il n'avait pas le temps de s'occuper. Je me précipite chez la malade, j'arrive auprès d'elle avant lui et j'apprends qu'elle souffre de crises d'angoisse inexplicables qu'elle n'arrive à apaiser qu'à la condition de savoir exactement où se trouve son médecin à toute heure du jour. Chrobak arrive à son tour et, me prenant à part, m'apprend que l'angoisse de la malade provient de ce que, tout en étant mariée depuis 18 ans, elle est encore vierge, son mari étant atteint d'impuissance absolue. Dans des cas pareils, ajouta-t-il, il ne reste au médecin qu'à couvrir de son autorité le malheur domestique et à se contenter de hausser les épaules, lorsqu'il apprend qu'on formule sur son compte des appréciations dans le genre de celle-ci : « Il n'est pas plus malin que les autres, puisqu'il n'a pas réussi à guérir la malade, depuis tant d'années qu'il la soigne. » Ce mal ne comporte qu'un seul traitement; nous le connaissons bien, mais, malheureusement, nous ne pouvons l'ordonner. Le voici :

*Rp. Penis normalis*  
*dosim*  
*Repetatur !*

Je n'avais jamais entendu parler d'une pareille prescription et j'étais tout prêt à blâmer le cynisme de mon protecteur.

Si j'insiste sur cette origine auguste de la conception tant décriée, ce n'est pas le moins du monde pour en rejeter la responsabilité sur d'autres. Je sais qu'exprimer une idée une ou plusieurs fois, sous la forme d'un rapide aperçu, est une chose; et que la prendre au sérieux, dans son sens littéral, la développer à travers toutes sortes de détails, souvent en opposition avec elle, lui conquérir une place parmi les vérités reconnues, en est une autre. Il s'agit là d'une différence analogue à celle qui existe entre un flirt léger et un mariage honnête, avec tous les devoirs et toutes les difficultés qu'il comporte. « Épouser les idées de... », disent avec raison les Français.

Parmi les autres éléments qui, grâce à mes travaux, étaient venus s'ajouter au procédé cathartique et le transformer en psychanalyse, je mentionnerai - la théorie du refoulement et de la résistance, la conception de la sexualité infantile, l'interprétation des rêves et leur utilisation pour la connaissance de l'inconscient.

En ce qui concerne la théorie du refoulement, j'y suis certainement parvenu par mes propres moyens, sans qu'aucune influence m'en ait suggéré la possibilité. Aussi l'ai-je pendant longtemps considérée comme originale, jusqu'au jour où Otto Rank eut mis sous mes yeux un passage du *Monde comme Volonté et Représentation*, dans lequel Schopenhauer cherche à donner une explication de la folie <sup>1</sup>. Ce que le philosophe dit dans ce passage au sujet de la répulsion que nous éprouvons à accepter tel ou tel côté pénible de la réalité s'accorde tellement avec la notion du refoulement, telle que je la conçois, que je puis dire une fois de plus que c'est à l'insuffisance de mes lectures que je suis redevable de ma découverte. Et, cependant, d'autres ont lu et relu ce passage, sans faire la découverte en question, et il me serait peut-être arrivé la même chose, si j'avais eu, dans ma jeunesse, plus de goût pour les lectures philosophiques. Je me suis refusé plus tard la joie que procure la lecture de Nietzsche, et je l'ai fait en pleine conscience des raisons de mon abstention : je voulais me soustraire, dans l'élaboration des impressions que me fournissait la psychanalyse, à toute influence extérieure. Aussi devais-je être prêt, et je le suis volontiers, à renoncer à toute revendication de priorité dans les cas, assez fréquents, où les pénibles recherches psychanalytiques ne font que confirmer les aperçus intuitifs des philosophes.

---

<sup>1</sup> « Zentralbl. f. Psychoanal. », 1911, Vol. 1, p. 69.



La théorie du refoulement est le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse ; elle est la partie la plus essentielle, tout en ne représentant que l'expression théorique d'une expérience qu'on peut reproduire aussi souvent qu'on le désire lorsqu'on entreprend l'analyse d'un névrosé, sans faire appel à l'hypnose. A un moment donné, on se heurte à une résistance qui s'oppose au travail analytique, le sujet prétextant une lacune de mémoire, pour rendre ce travail vain. En appliquant l'hypnose, on ne réussit qu'à dissimuler cette résistance, et c'est pourquoi l'histoire de la psychanalyse proprement dite date du jour de l'introduction de l'innovation technique qui consiste dans l'abandon de l'hypnose. L'interprétation théorique de la coïncidence entre cette résistance et une amnésie conduit inévitablement à la conception de l'activité psychique inconsciente, qui est celle de la psychanalyse et qui, en tout cas, diffère notablement des spéculations philosophiques sur l'inconscient. Aussi peut-on dire que la théorie psychanalytique représente une tentative de rendre compréhensibles deux constatations singulières et inattendues qu'on fait lorsqu'on cherche à ramener les symptômes morbides d'un névrosé à leurs sources, c'est-à-dire à des événements survenus dans la vie antérieure du malade: nous voulons parler du transfert et de la résistance. Toute orientation qui se rattache à ces deux faits comme à son point de départ a le droit de se qualifier de psychanalyse, alors même qu'elle aboutit à des résultats différents de ceux que j'ai obtenus moi-même. Mais celui qui s'attaque à d'autres aspects du problème et fait abstraction de ces deux prémisses ne pourra pas, s'il s'obstine à se donner pour un psychanalyste, échapper au reproche de troubler le droit de propriété par une tentative de *mimicry*.

Je m'élèverais avec énergie contre ceux qui s'aviseraient de prétendre que la théorie du transfert et celle de la résistance sont des prémisses de la psychanalyse, et non pas ses résultats. Elle a des prémisses, d'un caractère psychologique et biologique en général, dont il y aurait lieu de parler ailleurs ; mais la théorie du refoulement est un produit du travail analytique, un résultat obtenu par des moyens légitimes et représentant le résumé théorique d'innombrables expériences. Nous avons une acquisition du même genre, bien que beaucoup plus tardive, dans la conception de la sexualité infantile, dont il n'avait pas été question pendant les premières années de tâtonnements analytiques. Le seul fait qu'on avait constaté tout d'abord, c'était qu'il fallait voir dans les expériences psychiques actuelles des effets du passé. Mais « le chercheur trouvait souvent plus qu'il ne voulait trouver ». On se laissait entraîner vers des époques de plus en plus reculées du passé et on crut, à un moment donné, pouvoir s'arrêter à la puberté, c'est-à-dire à l'époque du réveil traditionnel des tendances sexuelles. Mais cet espoir fut vain, car en suivant les traces, on se trouva amené au-delà de cette époque, jusqu'à l'enfance, et même aux premières années de celle-ci. Chemin faisant on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui tirait pu devenir fatale à cette jeune orientation scientifique. Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie qui se rattache à l'enseignement de Charcot, on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subies passivement au cours des premières années de leur

enfance, autrement dit à ce que nous appellerions vulgairement le « détournement de mineurs ». Et lorsqu'on se vit obligé de renoncer à cette étiole, à cause de son invraisemblance et de sa contradiction avec des faits solidement établis, on se trouva fort désemparé. L'analyse qui avait conduit à ces traumatismes sexuels infantiles aurait-elle donc suivi un chemin incorrect, puisque ces traumatismes se sont révélés dépourvus de tout fondement réel? On ne savait à quel appui s'accrocher. J'aurais alors volontiers fait le sacrifice de tout le travail que j'avais accompli, comme l'avait fait mon vénéré prédécesseur Breuer à la suite de son indésirable découverte. Si je ne l'ai pas fait, ce fut sans doute parce que je n'avais pas le choix, que je ne pouvais m'engager dans aucune autre direction. Je me suis dit finalement qu'on n'avait pas le droit de se laisser décourager parce que les espoirs qu'on concevait ne s'étaient pas réalisés ; qu'il fallait plutôt soumettre à une révision ces espoirs eux-mêmes. Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent ces scènes, ce qui nous oblige à tenir compte de la réalité psychique, autant que de la pratique. Je ne tardai pas à en conclure que ces fantaisies étaient destinées à dissimuler l'activité auto-érotique de la première enfance, à l'entourer d'une certaine auréole, à l'élever à un niveau supérieur. Et, une fois cette constatation faite, je vis la vie sexuelle de l'enfant se dérouler devant moi dans toute son ampleur.

Enfin, cette activité sexuelle des premières années de l'enfance pouvait également être une manifestation de la constitution congénitale. Tout nous autorisait à admettre que les prédispositions congénitales et les expériences psychiques ultérieures se combinaient ici de façon à former un tout indivisible : d'une part, les prédispositions transformaient les simples impressions en traumatismes, sources de stimulations et points de fixation, alors que sans les prédispositions, les impressions, d'un caractère généralement banal, seraient restées sans effet ; d'autre part les expériences psychiques ultérieures évoquaient des éléments de la prédisposition constitutionnelle qui, sans elles, auraient encore sommeillé pendant longtemps ou ne se seraient jamais manifestés. C'est Abraham qui (en 1907) a dit le dernier mot sur la question de l'étiologie traumatique, en montrant que ce qu'il y avait de particulier dans les expériences sexuelles de l'enfant, à savoir leur caractère traumatique, était en rapport avec la nature particulière de sa constitution sexuelle <sup>1</sup>.

Mes considérations relatives à la sexualité de l'enfant reposaient au début uniquement sur les résultats des analyses faites sur des adultes et poussées jusqu'à des événements très reculés de leur vie passée. Je n'avais pas alors eu l'occasion de faire des observations directes sur l'enfant. Aussi fut-ce pour moi un triomphe extraordinaire, lorsque je réussis, pas mal d'années plus tard, à obtenir la confirmation de la plupart de mes déductions par l'observation et l'analyse directe d'enfants très jeunes. Ce qui me gâtait toutefois un peu cette

<sup>1</sup> *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse aus den Jahren 1907-1910*, « Internat. Psychoanalytische Bibliothek », Band X, 1921. Trad. franç. in Abraham, *Œuvres Complètes*, Tome I. Payot, Paris.



joie, c'était l'idée qu'il s'agissait somme toute d'une découverte qu'on devait être honteux d'avoir faite. Plus je poursuivais et approfondissais l'observation des enfants, plus le fait en question devenait visible et compréhensible, et plus aussi je trouvais singulier qu'on se fût donné tant de peine pour ne pas l'apercevoir.

Pour obtenir une conviction aussi certaine de l'existence et de l'importance de la sexualité infantile, il faut suivre le chemin de l'analyse, remonter des symptômes et singularités des névroses jusqu'à leurs sources dernières ; celles-ci découvertes, on obtient l'explication de ce qui est explicable et on est à même de modifier ce qui est modifiable. Je conçois qu'on puisse aboutir à d'autres résultats lorsque, comme l'a fait récemment C.G. Jung, on commence par se faire une idée théorique de la nature de l'instinct sexuel, pour chercher ensuite à comprendre la vie infantile à la lumière de cette idée. Une idée pareille ne peut être qu'arbitraire ou répondre à des considérations extérieures au sujet auquel on s'intéresse ; aussi court-on le risque de se trouver dans une situation inadéquate dans le domaine auquel on l'applique. Sans doute, même en suivant la voie analytique, nous nous trouvons en présence, à un moment donné, de difficultés et d'obscurités en ce qui concerne la sexualité et ses rapports avec la vie totale de l'individu ; mais ce n'est pas par des spéculations que nous réussirons à écarter ces difficultés et à dissiper ces obscurités. Le mieux que nous ayons faire, c'est d'attendre que d'autres observations faites dans d'autres domaines nous apportent la solution des dernières énigmes.

Je serai bref en ce qui concerne l'interprétation des rêves. Elle fut pour ainsi dire le premier résultat de l'innovation technique que j'avais adoptée, lorsque, suivant une vague intuition, je me décidai à remplacer l'hypnose par l'association libre. Ce n'est pas la curiosité scientifique qui, tout d'abord, m'avait poussé à chercher à comprendre les rêves. Aucune influence, autant que je sache, n'avait guidé mon intérêt dans cette direction, et ne m'avait fait entrevoir des résultats féconds dans ce domaine. Avant même la rupture de mes relations avec Breuer, je n'avais jamais eu le temps de l'informer, même brièvement, que j'avais appris à interpréter les rêves. Étant donné la manière dont j'ai fait cette dernière découverte, le symbolisme du langage des rêves ne s'est révélé à moi qu'en dernier lieu, car les associations du rêveur ne nous apprennent que fort peu de choses sur les symboles. Ayant conservé l'habitude d'étudier sur les choses, avant d'apprendre dans les livres, j'ai pu établir le symbolisme des rêves avant que mon attention y soit attirée par le travail de Scherner. Mais ce n'est que plus tard que j'ai pu apprécier dans toute sa valeur ce moyen d'expression des rêves, et cela sous l'influence des travaux de W. Stekel qui, malgré les services qu'il a rendus à la psychanalyse, a fini par être totalement mis de côté. C'est également quelques années plus tard que j'ai eu la révélation des liens étroits qui existent entre l'interprétation psychanalytique des rêves et l'art d'interpréter les rêves qui était si en honneur dans l'antiquité. Quant à la partie la plus originale et la plus importante de ma théorie des rêves, celle qui rattache les déformations qui se produisent dans les rêves à un conflit interne, autrement dit celle qui voit dans ces déformations une sorte de manque de franchise intérieure, je l'ai retrouvée chez un

auteur étranger à la médecine, mais non à la philosophie, chez le célèbre ingénieur J. Popper qui, sous le pseudonyme de Lynkeus, a publié en 1899 les *Fantaisies d'un réaliste*.

J'ai trouvé dans l'interprétation des rêves une source de consolation et de réconfort pendant les premières années de mon travail analytique, années les plus dures et les plus pénibles, car j'avais à mener de front la clinique, la technique et la thérapeutique des névroses et, dans l'isolement où je me trouvais, en présence des innombrables problèmes qui se pressaient devant moi et ayant à faire face à des difficultés souvent inextricables, je craignais de me trouver désorienté et de perdre toute assurance. La vérification de mon postulat, d'après lequel une névrose doit être rendue intelligible grâce à l'analyse, se laissait souvent attendre chez le malade pendant un temps désespérément long ; mais les rêves, qui peuvent être considérés comme les analogues des symptômes, fournissaient à peu près toujours et dans tous les cas une confirmation de ce postulat.

C'est seulement dans les succès que m'a procurés l'interprétation des rêves que j'ai puisé la force d'attendre et le courage de persévérer. J'ai pris l'habitude d'apprécier la compréhension psychologique des gens d'après leur attitude à l'égard des problèmes en rapport avec les rêves, et j'ai constaté avec satisfaction que la plupart des adversaires de la psychanalyse évitaient de s'aventurer sur ce terrain ou s'y comportaient d'une façon très maladroite, lorsqu'ils l'essayaient. J'ai effectué ma propre analyse, dont la nécessité ne tarda pas à m'apparaître, à l'aide d'une série de mes rêves, qui m'ont permis de suivre à la trace tous les événements de mes années d'enfance ; et je pense encore aujourd'hui que cette sorte d'analyse peut suffire lorsqu'il s'agit d'un bon rêveur et d'un homme qui ne s'écarte pas trop de la normale.

En déroulant devant les yeux des lecteurs toutes ces phases de l'histoire de la psychanalyse, je crois avoir montré, mieux que je ne l'aurais fait par un exposé systématique, en quoi consiste la psychanalyse. Au premier abord, je ne m'étais pas rendu compte de la nature particulière de nies découvertes. Délibérément, je sacrifiais ma réputation médicale commençante et, sans craindre de rebuter les malades qui commençaient à affluer dans mon cabinet de consultations, je m'obstinais à rechercher le déterminisme sexuel de leurs névroses, ce qui m'a permis de faire une foule de constatations qui ont donné une assise définitive à ma conviction quant à l'importance pratique du facteur sexuel. Sans aucune arrière-pensée, je prenais la parole dans les séances de la société qui réunissait les spécialistes viennois et était présidée à l'époque par Krafft-Ebing. J'espérais trouver une compensation des préjudices matériels que je subissais volontairement, dans l'intérêt et la sympathie des confrères pour mes idées. Je parlais de mes découvertes comme de contributions objectives à la science et j'espérais que les autres les traiteraient de même. Mais le silence qui suivait mes interventions, le vide qui se faisait peu à peu autour de moi, les allusions qui parvenaient à mes oreilles ont fini par me faire comprendre que des déclarations sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses ne pouvaient s'attendre à être accueillies comme les autres commu-

nications. J'ai fini par comprendre que je faisais partie dorénavant de ceux qui, selon l'expression de Hebbel, « troublaient le sommeil du monde » et que je n'avais pas à compter sur l'objectivité et la tolérance. Mais comme ma conviction de la justesse générale de mes observations et de mes conclusions ne faisait que s'affermir et que j'avais, en même temps qu'une grande confiance dans mes propres jugements, un courage moral suffisant, l'issue de la situation dans laquelle je me trouvais n'était pas douteuse. Je me décidai à croire que j'avais eu le bonheur de découvrir des rapports particulièrement significatifs, et j'étais prêt à subir le sort que cette découverte devait me valoir momentanément.

Et voici comment je me représentais ce sort : je réussirais probablement à me maintenir grâce aux effets thérapeutiques de mon procédé, mais je resterais ignoré par la science, tant que je vivrais. Quelques dizaines d'années après ma mort, un autre redécouvrirait inévitablement ces mêmes choses, aujourd'hui inactuelles, saurait les imposer à l'acceptation générale et m'élèverait à la dignité d'un prédécesseur malheureux. En attendant, je chercherais, suivant l'exemple de Robinson, à m'installer aussi commodément que possible dans mon île solitaire. Lorsque, faisant abstraction du trouble et de la confusion du temps présent, je me reporte par la pensée à ces années de solitude, il me semble que ce fut une belle et héroïque époque : le « splendide isolement » avait ses avantages et n'était pas dépourvu de charme. Je n'avais aucun ouvrage à lire sur les questions qui m'intéressaient, je n'avais pas à écouter les objections d'adversaires mal informés, je ne subissais aucune influence, je n'étais pressé par rien. J'avais appris à maintenir en bride le penchant à la spéculation et, suivant le conseil inoubliable de mon maître Charcot, j'avais pris l'habitude de reprendre sans cesse les mêmes questions, jusqu'à ce qu'une lumière en jaillisse spontanément. Mes publications, que je ne réussissais à placer que difficilement, pouvaient toujours retarder sur l'état de mon savoir, pouvaient être différées sans inconvénient, car il n'y avait pas de « priorité » douteuse à défendre. *La Science des rêves*<sup>1</sup>, par exemple, était prête, dans ses parties essentielles, dès le commencement de 1896, mais n'a été écrite qu'en 1899. Le traitement de « Dora » était terminé en 1899, son observation fut rédigée pendant la quinzaine qui suivit la fin du traitement, mais ne fut publiée qu'en 1905. Entre-temps, on négligeait, dans la presse spécialisée, de rendre compte de mes travaux et, lorsqu'on le faisait, c'était pour les expédier avec un air de supériorité, railleuse et dédaigneuse. A l'occasion, un confrère, spécialiste comme moi des maladies nerveuses, daignait me consacrer dans une de ses publications une remarque brève et qui était loin d'être flatteuse, en disant de mes théories qu'elles étaient biscornues, extrémistes, tout à fait bizarres. Un jour, un assistant de la clinique viennoise dans laquelle je faisais mon cours semestriel me demanda la permission d'assister à mes leçons. Il écoutait avec beaucoup d'attention, ne disait rien, mais il s'offrit, après la dernière leçon, à m'accompagner quelques pas. Au cours de cette promenade, il m'avoua avoir écrit, avec l'approbation de son chef, un livre dirigé contre mes théories, en ajoutant qu'il regrettait de l'avoir fait, depuis qu'il avait pu,

<sup>1</sup> Traduction française, PUF.

grâce à mes leçons, se faire une idée plus exacte de ces théories. S'il les avait toujours connues aussi bien qu'il les connaissait maintenant, il n'aurait pas écrit son livre. Il avait bien demandé au personnel de la clinique si, avant de se mettre au travail, il ne ferait pas bien de lire *La Science des rêves*, mais on lui avait répondu que cela ne valait pas la peine. Il compara lui-même la solidité de la structure interne de mon édifice théorique, tel qu'il le connaissait maintenant, à celle de l'Église catholique. Pour le salut de mon âme, je veux bien admettre que cette comparaison impliquait une approbation à l'adresse de mon édifice théorique. Il termina toutefois en disant qu'il était trop tard, qu'il ne pouvait plus rien changer à son livre, puisqu'il était imprimé. Il ne jugea d'ailleurs pas nécessaire de faire plus tard l'aveu public du revirement qui s'était opéré dans son esprit en ce qui concerne la psychanalyse ; il préféra, dans les comptes rendus qu'il donnait à un périodique médical, accompagner l'évolution de celle-ci de commentaires railleurs.

Heureusement, ma sensibilité personnelle avait beaucoup perdu de sa vivacité au cours de ces années. Mais une circonstance toute particulière, que n'ont pas connue beaucoup d'autres novateurs isolés, m'avait aidé à supporter mon infortune, sans trop d'aigreur et de rancune. Généralement, un novateur méconnu se donne beaucoup de mal pour rechercher les raisons de l'indifférence ou de l'hostilité de ses contemporains à son égard, indifférence et hostilité dans lesquelles il voit un véritable défi à ses convictions dont la certitude lui paraît absolue. C'est là un travail qui me fut épargné, car je n'eus pas de peine à trouver une explication purement psychanalytique de l'attitude négative de mes contemporains à l'égard de mes théories. S'il est exact, me suis-je dis, que les faits refoulés dont j'ai découvert l'existence ne peuvent parvenir à la conscience du malade, parce que des résistances affectives s'y opposent, il doit être non moins exact que des résistances analogues se manifestent également chez l'homme sain, toutes les fois où on veut le mettre en présence de faits que, pour une raison ou une autre, il a cru devoir refouler de sa conscience. Il cherche, sans doute, à justifier cette aversion essentiellement affective par des raisons intellectuelles. Cela n'est pas fait pour nous étonner, puisque nous retrouvons le même effort de rationalisation chez l'homme malade, qui se sert des mêmes arguments (rien de plus commun que les arguments, sinon, disait Falstaff, les mûres sauvages) et aussi peu ingénieux. La seule différence consiste en ce que, dans le cas de l'homme malade, nous disposons de moyens de pression grâce auxquels nous pouvons lui révéler les résistances et lui donner la possibilité de les vaincre, tandis que dans le cas de l'homme présumé sain ces moyens nous font défaut. Ces hommes sains pourront-ils jamais, et par quel moyen, être amenés à soumettre mes théories à une épreuve calme, sereine, scientifiquement objective? C'était là pour moi un problème encore obscur; et je me suis dit que le mieux que j'avais à faire, c'était de me fier au temps, d'attendre la solution du problème de l'évolution naturelle des esprits. Le fait a souvent été observé dans l'histoire des sciences, qu'une affirmation qui s'était heurtée de prime abord à une violente opposition, avait fini par être acceptée quelque temps après, sans que de nouvelles preuves aient été produites en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, je n'étonnerai sans doute personne en disant que, pendant les années où j'étais le seul représentant de la psychanalyse, l'attitude de mes contemporains n'était pas faite pour m'inspirer un respect particulier pour les jugements du monde, ni pour diminuer mon intransigeance intellectuelle.

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

# Chapitre 2

[Retour à la table des matières](#)

En 1902, il se forma autour de moi un groupe de jeunes médecins, dans le but avoué d'apprendre la psychanalyse, pour s'y consacrer et la répandre ensuite. L'initiative de ce groupement appartenait à un collègue qui avait éprouvé sur lui-même les bons effets du traitement analytique. On se réunissait certains soirs à mon domicile, on discutait en se conformant à certaines règles, on cherchait à s'orienter dans ce domaine de recherches étrangement nouveau et à susciter pour lui l'intérêt des autres. Un jour, nous reçûmes la visite d'un jeune homme qui venait de terminer ses études dans une école professionnelle. Il était porteur d'un manuscrit qui révélait une compréhension extraordinaire de la psychanalyse. Nous l'engageâmes à compléter ses études secondaires, à se faire ensuite immatriculer à l'Université et à se consacrer aux applications non médicales de la psychanalyse. Notre petit groupe se trouva

ainsi nanti d'un secrétaire zélé et sûr, et pour moi-même Otto Rank <sup>1</sup> ne tarda pas à devenir un aide et un collaborateur d'un dévouement à toute épreuve.

Notre petit cercle ne tarda pas à s'élargir, mais sa composition changea à plusieurs reprises au cours des années qui suivirent. Je puis dire toutefois qu'à tout prendre il ne le cédait en rien, en ce qui concerne la variété et la richesse des dons et des aptitudes, à l'état-major de n'importe quel professeur de clinique. Notre groupe comprenait dès le début tous ceux qui devaient jouer plus tard, dans l'histoire du mouvement psychanalytique, un rôle important sinon toujours irréprochable. Mais, à l'époque, il était impossible de prévoir cette évolution. Je ne pouvais qu'être content, et j'ai la conviction d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre accessible aux autres ce que je savais et ce que j'avais appris moi-même par l'expérience. Deux faits seulement, qui ont d'ailleurs fini par m'éloigner moralement de ce cercle, étaient d'un présage défavorable. Je n'ai pas réussi à faire régner entre ses membres cette concorde amicale qui doit exister entre les hommes se consacrant au même travail, dur et pénible; et je n'ai pas réussi à éliminer les discussions de priorité, auxquelles les conditions inhérentes au travail en commun fournissent de si nombreux prétextes. Les difficultés que présente l'enseignement de la psychanalyse et de son application pratique, difficultés très graves et qui sont la cause de la plupart des désaccords et divergences actuels, avaient déjà commencé à manifester leurs effets dans les réunions privées de la petite association psychanalytique de Vienne. Je n'osais pas quant à moi, étant donné qu'il s'agissait d'une technique encore incomplète et d'une théorie encore en pleine évolution, enseigner l'une et l'autre avec une autorité suffisante; en quoi j'ai eu tort, car j'aurais probablement épargné aux autres plus d'une erreur et j'aurais prévenu plus d'un écart du droit chemin. On éprouve toujours une grande satisfaction à voir ses disciples devenir capables d'un travail autonome et s'affranchir de leur dépendance à l'égard du maître. Mais cette autonomie et cette indépendance ne sont fécondes au point de vue scientifique que lorsqu'elles sont associées à certaines qualités personnelles qui, malheureusement, sont assez rares. Or, la psychanalyse exige précisément une longue et sévère discipline, en vue de la parfaite possession de soi-même. Appréciant le courage dont ils faisaient preuve en s'adonnant à une occupation aussi décriée et aussi dépourvue de promesses d'avenir lucratif, j'étais disposé à tolérer de la part des membres de nos réunions beaucoup de choses qui m'auraient choqué dans d'autres circonstances. De notre cercle faisaient d'ailleurs partie non seulement des médecins, mais aussi d'autres personnes cultivées qui entrevoyaient dans la psychanalyse quelque chose de significatif : écrivains, artistes, etc. *La Science des rêves*, le livre sur *Le mot d'esprit*, etc. avaient d'ailleurs montré que les théories de la psychanalyse n'étaient pas d'ordre exclusivement médical, mais se laissaient appliquer aux branches les plus variées des sciences morales.

---

<sup>1</sup> Qui fut directeur de la maison d'édition «Internationale Psychoanalyt.Verlag» et rédacteur, depuis leur fondation, de l'«Internat. Zeitschr.f. Psychoanal.» et de «Imago».



Contre toute attente, la situation subit en 1907 un changement aussi brusque que complet. Nous apprîmes que, sans bruit, la psychanalyse avait éveillé l'intérêt de certaines personnes, qu'elle avait trouvé des amis et qu'il y avait des savants tout prêts à y adhérer. Une lettre de Bleuler m'avait déjà fait savoir que mes travaux étaient étudiés et utilisés au Burghölzli.

En janvier 1907, le Dr Eitingon <sup>1</sup>, de la clinique de Zurich, vint à Vienne, et sa visite fut bientôt suivie de celles de beaucoup d'autres Personnes, ce qui eut pour effet d'ouvrir un échange d'idées large et animé. Enfin, sur l'invitation de C. J. Jung, qui était alors encore médecin-adjoint au Burghölzli, eut lieu à Salzbourg, au printemps 1908, la première réunion des amis de la psychanalyse résidant à Vienne, à Zurich et ailleurs. Au cours de ce premier congrès psychanalytique fut décidée la fondation d'une revue qui, sous le titre *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschung*, commença à paraître en 1909, sous la direction de Bleuler et de Freud, avec Jung comme rédacteur en chef. Cette publication devait servir de lien entre Vienne et Zurich et favoriser le travail commun des psychanalystes de ces deux villes.

J'ai souvent proclamé avec reconnaissance les grands mérites que s'est acquis l'école psychiatrique de Zurich, et plus particulièrement Bleuler et Jung, par leur contribution à la diffusion de la psychanalyse, et ne me propose pas de revenir sur ce point aujourd'hui, dans des circonstances tout à fait différentes. Il est certain que ce n'est pas seulement grâce à l'intervention de l'école de Zurich que l'attention du monde scientifique fut attirée sur la psychanalyse. Il s'agissait d'une évolution naturelle : la période de latence était terminée et la psychanalyse était devenue un peu partout l'objet d'un intérêt qui allait en croissant. Mais partout ailleurs cet éveil de l'intérêt pour la psychanalyse n'a abouti qu'à une réprobation le plus souvent passionnée, tandis qu'à Zurich on n'a eu guère à enregistrer que des adhésions. Nulle part ailleurs les partisans de la psychanalyse ne formaient un groupe, peu nombreux il est vrai, mais aussi compact ; nulle part ailleurs une clinique officielle ne se trouvait mise au service de la psychanalyse, et nulle part ailleurs un professeur de clinique n'aurait eu le courage d'introduire les théories psychanalytiques dans le programme de l'enseignement psychiatrique. Les Zurichois formèrent ainsi le noyau de la petite troupe combattant pour la reconnaissance de la psychanalyse. Ils avaient seuls l'occasion d'apprendre à fond l'art nouveau et de l'enrichir de travaux. La plupart de mes partisans et collaborateurs actuels sont venus à moi en passant par Zurich ; et cela est vrai même de ceux qui, au point de vue géographique, étaient plus éloignés de la Suisse que de Vienne. Vienne occupe une position excentrique dans l'Europe occidentale, qui comprend la plupart des grands centres de notre civilisation ; de graves préjugés ont considérablement nui à sa réputation depuis de nombreuses années ; mais vers la Suisse, où la vie spirituelle est si active, convergent les représentants de toutes les grandes nations, et un foyer d'infection se formant dans ce pays ne pouvait que contribuer d'une façon extraordinaire à la diffusion de ce que Hoche, de Freiburg, a appelé l'épidémie psychique.

---

<sup>1</sup> Il fonda plus tard la « Policlinique Psychanalytique » de Berlin.



D'après le témoignage d'un collègue ayant assisté à l'évolution qui s'était accomplie au Burghölzli, on aurait commencé de très bonne heure à s'y intéresser à la psychanalyse. Dans le travail de Jung sur les phénomènes occultes, paru en 1902, on trouve une première référence à l'interprétation des rêves. A partir de 1903 ou 1904, raconte mon témoin, la psychanalyse y aurait occupé le premier plan. Après l'établissement de relations personnelles entre Zurich et Vienne, il se serait formé au Burghölzli, vers le milieu de l'année 1907, une association privée dont les membres se réunissaient régulièrement pour discuter de questions se rattachant à la psychanalyse. Dans l'union qui s'était formée entre l'école de Vienne et celle de Zurich, le rôle des Suisses ne consistait pas uniquement à recevoir. Ils avaient déjà publié des travaux scientifiques respectables, dont les résultats étaient très précieux pour la psychanalyse. L'épreuve de l'association, préconisée par l'école de Wundt, a été interprétée par eux dans le sens de la psychanalyse et leur a ouvert des possibilités d'utilisation inattendues. Il devint ainsi possible d'obtenir de rapides confirmations expérimentales de situations psychanalytiques et d'offrir à ceux qui voulaient s'initier à la psychanalyse des démonstrations qu'on ne pouvait faire jusqu'alors que verbalement. Ce fut le premier pont jeté entre la psychologie expérimentale et la psychanalyse.

L'épreuve de l'association permet, au cours du traitement psychanalytique, de faire une analyse qualitative préalable du cas, mais n'apporte aucune contribution essentielle à la technique. On peut même effectuer les analyses sans avoir recours à elle. Mais plus importante fut une autre contribution de l'école de Zurich ou, plutôt, de ses deux chefs : Bleuler et Jung. Le premier montra qu'il existe toute une série de cas psychiatriques dont l'explication n'est possible qu'à la faveur de processus dans le genre de ceux par lesquels la psychanalyse explique les rêves et la névrose (« mécanismes de Freud»). Jung, de son côté, appliquant le procédé d'interprétation analytique aux phénomènes les plus bizarres et les plus obscurs de la démence précoce, a pu démontrer les liens qui les rattachent à la vie antérieure et aux intérêts vitaux du malade. A partir de ce jour, il n'était plus permis aux psychiatres de continuer à ignorer la psychanalyse. Le grand ouvrage de Bleuler sur la schizophrénie (1911), dans lequel la manière de voir psychanalytique est traitée avec les mêmes honneurs que la méthode clinico-systématique, peut être considéré comme le couronnement de l'évolution qui nous intéresse ici.

Je ne peux pas ne pas profiter de l'occasion pour faire ressortir la différence qui, dès cette époque, existait entre les deux écoles, quant à l'orientation du travail scientifique. J'avais publié en 1897 l'analyse d'un cas de schizophrénie, mais comme ce cas présentait un cachet paranoïde accentué, sa guérison ne peut pas être considérée comme une anticipation des résultats obtenus à la suite de ses analyses par Jung. Ce qui cependant m'importait le plus, ce n'était pas l'interprétation des symptômes, mais le mécanisme psychique de la maladie et, avant tout, l'analogie, sinon l'identité possible, entre ce mécanisme et celui, déjà établi et connu, de l'hystérie. Nous ne savions encore rien quant aux différences entre les deux mécanismes. Le but que je poursuivais déjà à

cette époque consistait à instituer un traitement des névroses fondé sur la conception d'après laquelle tous les phénomènes névrotiques et psychotiques s'expliqueraient par les destinées anormales de la libido, par les déviations de son orientation normale. Ce point de vue était étranger aux savants suisses. Autant que je sache, Bleuler est encore un ferme partisan du déterminisme organique de toutes les formes de la démence précoce, et Jung, dont le livre sur ce sujet avait paru en 1907, se déclara en 1908, au Congrès de Salzbourg, en faveur de la théorie du déterminisme toxique de cette maladie, théorie qui, sans exclure celle qui fait appel à la libido, n'en mériterait pas moins, d'après Jung, la priorité. Il trébucha plus tard (1912) sur le même point, en faisant un appel exagéré aux matériaux dont auparavant il ne voulait pas du tout se servir.

Il est une troisième contribution de l'école suisse, contribution qu'il faut peut-être mettre uniquement sur le compte de Jung et qui ne possède pas, à mon avis, la valeur que lui attribuent les personnes étrangères à la psychanalyse. Il s'agit de la théorie des complexes, telle qu'elle se dégage des *Diagnostische Assoziations-studien* (1906-1910). Elle ne constitue pas une théorie psychologique indépendante et ne se laisse pas insérer naturellement et logiquement dans l'ensemble des théories psychanalytiques. En revanche, le mot « complexe », terme commode, souvent indispensable pour la description d'ensemble de situations psychologiques, s'est acquis droit de cité dans la psychanalyse. Parmi tous les termes et désignations créés pour répondre à des besoins psychanalytiques, on en trouverait difficilement un autre qui jouisse d'une aussi large popularité et qui ait été employé d'une façon aussi abusive, au grand préjudice de la précision des termes et des notions. On parle couramment dans les milieux psychanalytiques de « retour de complexes », là où il s'agit en réalité de « retour de tendances » ou de « souvenirs réprimés » ; et on a pris l'habitude de dire « j'éprouve à son égard un complexe », alors qu'il serait plus correct de dire : « j'éprouve à son égard une résistance ».

C'est à partir de 1907, c'est-à-dire pendant les années qui suivirent l'établissement de relations constantes entre Vienne et Zurich, que la psychanalyse prit cet essor extraordinaire sous le signe duquel nous vivons encore aujourd'hui ; essor dont nous avons la preuve dans la diffusion des ouvrages consacrés à la psychanalyse, dans l'augmentation du nombre de médecins désireux d'apprendre ou d'exercer la psychanalyse, ainsi que dans les attaques de plus en plus fréquentes qui sont dirigées contre elle dans les congrès et les réunions de sociétés savantes. La psychanalyse s'est propagée jusque dans les pays les plus lointains, en secouant de leur torpeur les psychiatres et en attirant sur elle l'attention de profanes cultivés et de représentants d'autres branches de la science. Havelock Ellis, qui a suivi son développement avec sympathie, sans jamais s'en déclarer partisan, écrivait dans une communication en 1911 : « La psychanalyse de Freud a aujourd'hui des partisans et est pratiquée non seulement en Autriche et en Suisse, mais aussi aux États-Unis, en Angleterre, dans l'Inde, au Canada et, je n'en doute pas, en Australie <sup>1</sup>. » Un médecin chilien

<sup>1</sup> Havelock Ellis, *The Doctrines of the Freud School*.

(d'origine probablement allemande) se déclara au congrès international de Buenos-Aires (1910) en faveur de l'existence de la sexualité infantile et loua les effets obtenus par le traitement psychanalytique de symptômes obsessionnels <sup>1</sup>. Un spécialiste anglais des maladies nerveuses, établi dans l'Inde Centrale (Berkeley-Hill), me communiqua, par l'intermédiaire d'un collègue distingué se rendant en Europe, que chez les Hindous mahométans, sur lesquels il pratique l'analyse, les névroses se rattachent à la même étiologie que chez les malades européens.

L'introduction de la psychanalyse en Amérique du Nord s'effectua sous les auspices les plus honorables. En automne 1909, M. Stanley Hall, président de la Clark University, à Worcester (près de Boston), nous invita, Jung et moi, à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de cette Université, à faire une série de conférences en langue allemande. Nous constatâmes, à notre grand étonnement, que les membres de cette petite, mais respectable université philosophico-pédagogique, étaient des hommes sans préjugés, au courant des travaux psychanalytiques dont ils avaient entretenu leurs élèves dans leurs cours. Dans cette Amérique si prude on pouvait du moins parler librement et traiter scientifiquement dans les cercles académiques de ce qui passait pour repréhensible dans la vie courante. Les cinq conférences que j'ai improvisées à Worcester ont ensuite paru, dans leur traduction anglaise, dans *l'American Journal of Psychology* et, bientôt après, dans leur texte allemand, sous le titre *Ueber Psychoanalyse* <sup>2</sup>. Les conférences de Jung avaient porté sur l'étude des associations au point de vue du diagnostic et sur les *Conflits de l'âme infantile*. Nous reçûmes tous deux le titre honorifique de LL. D. (docteur des deux droits). Pendant cette semaine de festivités, la psychanalyse avait été représentée à Worcester, en plus de Jung et de moi, par Ferenczi qui avait tenu à m'accompagner dans mon voyage, par Ernest Jones, alors professeur à l'Université de Toronto (Canada), actuellement à Londres, et par A. Brill qui exerçait déjà la psychanalyse à New York.

À Worcester nous avons noué des relations, qui devaient avoir pour la psychanalyse la plus grande importance, avec M. James J. Putnam, professeur de neuro-pathologie à l'Université Harvard. Après s'être prononcé quelques années auparavant contre la psychanalyse, il avait brusquement changé d'opinion à son égard et s'était mis à l'exposer, dans un esprit amical, à ses compatriotes et confrères, dans des causeries aussi riches de contenu que belles par la forme. Le respect dont il jouissait en Amérique, grâce à sa haute moralité et à son amour désintéressé et courageux de la vérité, ne put que profiter à la psychanalyse, en lui servant de bouclier contre les dénonciations qui n'auraient certainement pas tardé à la discréditer. Cédant aux grandes exigences morales et philosophiques de sa nature, M. Putnam a cependant cru devoir demander à la psychanalyse plus qu'elle ne pouvait donner et a voulu la mettre au service d'une certaine conception éthico-philosophique du monde. Il

<sup>1</sup> G. Greve, *Sobre Psicologia y Psicoterapia de ciertos estados angustiosos*. Voir « Zentralbl. f. Psychoanalyse », Vol. 1, p. 594.

<sup>2</sup> En français : *Cinq leçons sur la Psychanalyse*. 1re partie du présent ouvrage.

n'en resta pas moins le principal défenseur et soutien du mouvement psychanalytique dans son pays <sup>1</sup>.

On ne dira jamais assez ce que ce mouvement doit à Jones et à Brill qui, pour le faire connaître et le propager, se sont appliqués dans leurs travaux, avec un zèle inlassable, à mettre sous les yeux de leurs compatriotes les faits fondamentaux de la vie quotidienne, des rêves et des névroses. Brill s'est signalé sous ce rapport principalement par son activité médicale et par la traduction de mes travaux, tandis que Jones agissait dans le même sens par des conférences des plus instructives et par ses interventions combatives dans les discussions dont la psychanalyse faisait l'objet dans les congrès <sup>2</sup>.

L'absence d'une forte tradition scientifique et le rigorisme peu marqué des autorités officielles furent de nature à encourager en Amérique le mouvement en faveur de la psychanalyse, à la suite de l'impulsion donnée par Stanley Hall. On put observer dans ce pays le fait très caractéristique que des professeurs et des directeurs d'asiles mirent autant d'empressement que de simples praticiens à expérimenter la psychanalyse. Mais ce fait nous montre précisément que la lutte pour la psychanalyse ne pouvait aboutir à une décision définitive que dans les pays où elle s'était heurtée à la plus forte résistance, c'est-à-dire dans les pays de vieille civilisation.

De tous les pays européens, c'est la France qui, jusqu'à présent, s'est montrée la plus réfractaire à la psychanalyse, bien que le Zurichois A. Maeder ait publié des travaux très solides susceptibles d'ouvrir aux lecteurs français l'accès des théories psychanalytiques. Les premières manifestations de sympathie vinrent de la province française. Morichau-Beauchant (de Poitiers) fut le premier Français qui ait adhéré ouvertement à la psychanalyse. Plus récemment (en 1913), MM. Régis et Hesnard (de Bordeaux) ont essayé, dans un exposé qui manque souvent de clarté et s'attaque principalement au symbolisme, de dissiper les préjugés de leurs compatriotes contre la nouvelle théorie. A Paris même, on semble encore partager la conviction, qui avait été exprimée d'une façon si éloquente par M. Janet au Congrès de Londres (1913), d'après laquelle tout ce qu'il y a de bon dans la psychanalyse ne serait qu'une reproduction modifiée des idées de Janet, tout ce qui ne s'accorde pas avec ces idées étant mauvais. Déjà, au cours du même Congrès, Janet dut s'incliner devant les rectifications de Jones, qui lui montra qu'il était peu familiarisé avec la question. Tout en repoussant cependant ses prétentions, nous sommes obligés de reconnaître qu'il a apporté des contributions sérieuses à la psychologie des névroses.

---

<sup>1</sup> S. J. J. Putnam, *Addresses on Psycho-Analysis*, « Internat. Psycho-Analyt. Library », NI, 1921.

<sup>2</sup> Brill, *Psychoanalysis, its theories and practical applications*, 1912. E. Jones, *Papers on Psychoanalysis*, 1915. Une deuxième édition du premier de ces ouvrages a paru en 1914 ; tandis que M. Jones a publié en 1918 une seconde édition (très augmentée) de ses *Papers*, suivie en 1923 d'une troisième.

En Italie, après des débuts qui semblaient riches de promesses, le mouvement s'arrêta court. En Hollande, la psychanalyse pénétra de bonne heure, à la faveur de relations personnelles : van Emden, van Ophuijsen, van Renterghem (*Freud en zijn School*) y manifestent une heureuse activité théorique et pratique<sup>1</sup>. En Angleterre, l'intérêt des cercles scientifiques pour la psychanalyse ne s'est éveillé que peu à peu, mais certains indices nous permettent d'espérer que, grâce au sens pratique des Anglais et à leur amour passionné pour la justice, la psychanalyse y atteindra un degré de développement très prononcé.

En Suède, P. Bjerre, le successeur scientifique de Wetterstrand, a, provisoirement du moins, abandonné la suggestion hypnotique au profit du traitement psychanalytique. Dans son livre *Psykiatriens grundtraek*, paru en 1907, R. Vogt (de Christiania) a rendu justice à la psychanalyse, de sorte qu'on peut dire que le premier traité de psychiatrie tenant compte de la psychanalyse a paru en langue norvégienne. En Russie, la psychanalyse ne tarda pas à être connue et largement répandue : presque tous mes ouvrages, ainsi que de nombreux ouvrages de mes disciples, ont été traduits en russe. Cela ne veut pas dire cependant que les Russes aient réussi à acquérir une intelligence approfondie de mes théories. Les contributions des médecins russes à la psychanalyse peuvent encore être considérées comme insignifiantes. Seule, la ville d'Odessa possède en la personne de M. Wulff un psychanalyste compétent. L'introduction de la psychanalyse dans la science et la littérature polonaises fut principalement l'oeuvre de L. Jekels. La Hongrie qui, au point de vue géographique, est si proche de l'Autriche et qui, au point de vue scientifique, en est cependant si éloignée, n'a encore fourni à la psychanalyse qu'un seul collaborateur ; mais ce collaborateur s'appelle S. Ferenczi et vaut à lui seul toute une société<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La première reconnaissance officielle de l'interprétation des rêves et de la psychanalyse a été faite en Europe par le psychiatre Jelgersma, recteur de l'Université de Leyde, dans son discours inaugural du 9 février 1914 (*Unbewusstes Geistesleben*, « Belhefte der Internat. Zeitschr. f. Pschoanal. », NI).

<sup>2</sup> Il n'entre pas dans mes intentions de conduire *up to date* cette description ébauchée en 1914. J'ajouterai seulement quelques brèves remarques destinées à faire connaître les changements que ce tableau a subis dans l'intervalle rempli parla guerre mondiale. En Allemagne, les théories analytiques s'infiltrèrent peu à peu, sans qu'on veuille en convenir, dans la psychiatrie clinique ; les traductions françaises de mes ouvrages, parues dernièrement, ont réussi à éveiller en France un vif intérêt pour la psychanalyse, plus vif dans les cercles littéraires que dans les cercles scientifiques. En Italie, M. Levi Bianchini (Nocera sup.) et Edoardo Weiss (Trieste) sont connus comme traducteurs d'ouvrages psychanalytiques et partisans de la psychanalyse (« Biblioteca psicoanalitica italiana »). Une édition de mes oeuvres complètes à Madrid (traduites par Lopez-Ballesteros) témoigne de l'intérêt que portent à la psychanalyse les pays de langue espagnole (prof. H. Delgado, à Lima). En ce qui concerne l'Angleterre, la prédiction formulée plus haut semble se réaliser peu à peu, et un centre de culture psychanalytique s'est formé à Calcutta (Inde britannique). En Amérique du Nord, la psychanalyse est cultivée avec un sérieux et une profondeur qui dépassent de beaucoup sa popularité. En Russie, le travail psychanalytique s'est poursuivi activement, dans un grand nombre de centres, depuis la fin de la révolution. En Pologne paraît actuellement la « Polska Biblioteka Psychoanalytyczna ». Une école florissante de psychanalyse a été fondée en Hongrie par Ferenczi (voir *Festschrift zum 50. Geburtstag von Dr S. Ferenczi*). Ce sont les pays scandinaves qui, pour le moment, se montrent le plus réfractaires à la psychanalyse (*Note de 1923*).



En ce qui concerne l'Allemagne, on peut dire que la psychanalyse y constitue le centre des discussions scientifiques et provoque aussi bien de la part de médecins que de profanes des manifestations de réprobation sans réserve qui, loin de s'apaiser, reprennent de temps à autre avec une violence accrue. Aucun établissement officiel n'y est ouvert à l'enseignement ou à la pratique de la psychanalyse, et peu nombreux sont les médecins qui l'exercent avec succès. Seuls des établissements comme celui de Binswanger, à Kreuzlingen (en territoire suisse) et celui de Marcinowski, dans le Holstein, ont accueilli la psychanalyse. La défense de la psychanalyse est assumée à Berlin par K. Abraham, un de ses représentants les plus éminents, ancien assistant de Bleuler. On pourrait trouver étonnant que cet état de choses subsiste sans changement depuis tant d'années, si l'on ne savait que le tableau que nous venons de tracer ne traduit que l'aspect extérieur des choses. On aurait tort d'exagérer la portée de l'attitude négative des représentants officiels de la science et des directeurs d'établissements, ainsi que de ceux qui forment leur suite. Il est naturel que les adversaires parlent fort, tandis que les partisans intimidés se tiennent coi. Quelques-uns de ces derniers, dont les premières contributions à l'analyse étaient pleines de promesses, furent obligés, sous la pression des circonstances, de se retirer du mouvement. Mais celui-ci ne s'en poursuit pas moins dans le silence, en recrutant parmi les psychiatres et les profanes des adhérents toujours nouveaux ; il attire vers les publications psychanalytiques des lecteurs de plus en plus nombreux, en obligeant ainsi les adversaires à multiplier et à renforcer leurs moyens d'attaque. J'ai souvent eu l'occasion, au cours de ces dernières années, d'apprendre, en lisant les comptes rendus de certains congrès ou de séances de sociétés scientifiques ou de certaines publications psychanalytiques, que la psychanalyse était morte, définitivement terrassée et réfutée. Je pourrais, en réponse à cette déclaration, suivre l'exemple de Mark Twain qui, ayant lu dans un journal l'annonce de sa mort, adressa au directeur un télégramme pour lui faire savoir que : « la nouvelle de ma mort est fort exagérée ». A la suite de chacune de ces annonces macabres, la psychanalyse se montre plus vivante que jamais, plus riche en partisans et en collaborateurs, se donnant de nouveaux organes. Dire de quelqu'un qu'il est mort vaut souvent mieux que lui opposer un silence de mort.

En même temps que cette expansion de la psychanalyse dans l'espace, on assistait à l'application de ses points de vue à d'autres sciences, grâce à l'étude des névroses et des psychoses. Je ne m'attarderai pas à cet aspect de l'évolution de notre discipline: il existe sur ce sujet un excellent travail de Rank et Sachs (paru dans la collection « Grenzfragen », de Löwenstein) où sont exposées d'une manière détaillée ces nouvelles contributions du travail analytique. Il convient de dire cependant que, dans ce domaine, nous ne possédons encore que des commencements, des ébauches, voire, le plus souvent, des projets. Ceux qui savent être équitables dans leurs jugements ne verront dans cette appréciation aucun reproche. Innombrables sont les problèmes, mais très petit le nombre de travailleurs prêts à les affronter, et encore la plupart d'entre eux sont-ils obligés de se livrer à d'autres occupations, à leurs occupations principales, et ne procèdentils, pour s'attaquer à des problèmes sortant du cadre de

leur spécialité, qu'avec une préparation de dilettantes. Ces travailleurs venant de la psychanalyse ne songent d'ailleurs pas à cacher leur dilettantisme, leur seule ambition consistant à montrer le chemin aux spécialistes, à marquer leur place, à leur recommander d'utiliser les techniques et les postulats de la psychanalyse, le jour où ils voudront se mettre au travail. Et si, malgré tout, les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont loin d'être négligeables, cela tient d'une part à la fécondité de la méthode psychanalytique, d'autre part au fait qu'il existe dès maintenant des savants qui, sans être médecins, se sont consacrés aux applications de la psychanalyse aux sciences humaines.

On le devine sans peine : la plupart de ces applications se rattachent à mes premiers travaux analytiques. L'examen analytique des névrosés et l'analyse des symptômes névrotiques de sujets normaux révélèrent l'existence de conditions psychologiques qui ne pouvaient pas valoir uniquement pour le domaine dans lequel elles avaient été découvertes. C'est ainsi que, tout en nous donnant l'explication de phénomènes pathologiques, la psychanalyse nous a révélé les liens qui les rattachent à la vie psychique normale, ainsi que les rapports existant entre la psychiatrie et les autres sciences ayant plus ou moins pour objet l'étude de l'activité psychique. C'est ainsi que certains rêves typiques, par exemple, fournirent l'explication de certains mythes et contes. S'engageant dans cette voie, Ricklin et Abraham ont inauguré les recherches sur les mythes, qui ont trouvé leur aboutissement dans les travaux de Rank, sur la mythologie, si rigoureusement conformes à toutes les exigences de cette science particulière. En approfondissant l'étude du symbolisme des rêves, on se trouva en présence de problèmes en rapport avec la mythologie, le folklore (Jones, Storfer) et les abstractions religieuses. Je me rappelle l'impression profonde que ressentirent les membres d'un congrès psychanalytique en entendant un élève de Jung faire ressortir les analogies qui existent entre les formations imaginaires des schizophrènes et les cosmogonies des peuples et des époques primitifs. Les matériaux fournis par la mythologie ont trouvé plus tard une élaboration intéressante, bien que plus contestable, dans les travaux de Jung tendant à établir un lien entre les manifestations névrotiques d'une part, les créations de l'imagination dans les domaines religieux et mythologique, d'autre part.

De l'exploration des rêves on fut conduit, par une autre voie, à l'analyse des créations poétiques d'abord, des poètes et des artistes eux-mêmes, ensuite. La première constatation fut que les rêves imaginés par les poètes se comportaient souvent, à l'égard de l'analyse, comme des rêves authentiques (« Gradiva »). La conception de l'activité psychique inconsciente permit de se faire une première idée de la nature de la création poétique. Les pulsions, dont nous avons été obligés de reconnaître le rôle dans la formation de symptômes névrotiques, ont ouvert l'accès aux sources de la création artistique ; les questions qui se posèrent furent alors de savoir comment l'artiste réagit à ces pulsions et quel revêtement il donne à ses réactions (voir Rank, *Der Künstler*; les analyses de poètes, par Sadger, Reik et autres ; mon petit travail sur un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci ; l'analyse de Segantini, par

Abraham <sup>1</sup>. La plupart des analystes s'intéressant à des questions d'ordre général ont contribué par leurs travaux à la solution de ces problèmes, les plus fascinants de tous ceux qui se prêtent aux applications de la psychanalyse. Il va sans dire que sur ce terrain encore on eut à faire face à l'opposition de ceux qui n'étaient pas familiarisés avec la psychanalyse, aux mêmes malentendus et aux mêmes réprobations passionnées que dans le domaine de la psychanalyse au sens étroit du mot. On pouvait, en effet, prévoir que partout où la psychanalyse essaierait de pénétrer, elle aurait à essuyer les attaques des gens en place. Il faut dire cependant que les tentatives d'invasion par la psychanalyse n'ont pas encore éveillé partout la même attention et que d'autres luttes l'attendent à l'avenir. Parmi les applications rigoureusement scientifiques, de la méthode analytique à la critique littéraire, il convient de citer l'ouvrage capital de Rank sur l'inceste, ouvrage qu'attend sûrement un accueil qui n'aura rien d'amical. Les applications de la psychanalyse à la science du langage et à l'histoire sont encore fort peu nombreuses. Le premier, j'avais essayé en 1910 d'aborder les problèmes liés à la psychologie religieuse, en établissant une analogie entre le cérémonial religieux et celui des névrosés. Dans son travail sur la piété du comte de Zinzendorf (et dans quelques autres travaux), le Dr Pfister, pasteur à Zurich, a tenté de rattacher la rêverie religieuse à l'érotisme pervers ; et dans les derniers travaux de l'école de Zurich on constate un effort en vue d'introduire dans l'analyse, par une opposition voulue, des représentations religieuses.

Dans les quatre chapitres dont se compose mon ouvrage *Totem et Tabou* <sup>2</sup>, j'ai essayé d'appliquer la méthode analytique à des problèmes qui, se rattachant à la psychologie des peuples, nous font remonter aux origines des institutions les plus importantes de notre civilisation : organisation politique, morale, religion, mais aussi interdiction de l'inceste et remords. Dans quelle mesure les hypothèses que j'ai cru pouvoir formuler à ce sujet résisteront-elles aux assauts de la critique? C'est ce qu'il est pour le moment impossible de prévoir.

Mon livre sur *Le Mot d'esprit* constitue le premier essai d'application de la méthode analytique à des questions d'esthétique. C'est là un domaine encore inexploré et qui promet aux futurs travailleurs de riches découvertes. Ce sont les savants spécialisés dans les branches correspondant à ces questions qui font défaut, et c'est pour faire appel à leur concours que Hanns Sachs a fondé la revue *Imago* qu'il dirige depuis 1912, en collaboration avec Rank. Hitschmann et V. Winterstein ont inauguré dans cette revue l'explication psychanalytique de systèmes et de personnalités philosophiques, par des travaux que nous souhaitons voir se poursuivre et gagner en profondeur.

Les conclusions révolutionnaires que la psychanalyse a cru pouvoir formuler à propos de la vie psychique de l'enfant, du rôle qu'y jouent les impulsions sexuelles (v. Hug-Hellmuth) et du sort qui échoit aux éléments

<sup>1</sup> Voir édition française in Abraham, *Oeuvres Complètes*. Tome 1. Payot, Paris.

<sup>2</sup> Édition française Payot, Paris (PBP No 77).



constitutifs de la sexualité qui deviennent inutilisables en vue de la procréation, ont dû nécessairement attirer sur elles l'attention des pédagogues et les encourager à essayer d'appliquer les points de vue psychanalytiques à l'éducation. Ce fut le mérite de M. le pasteur Pfister d'avoir fait cette tentative, avec un sincère enthousiasme et d'avoir voulu faire partager son enthousiasme à tous les éducateurs, à tous ceux qui ont charge d'âmes (*Die psychoanalytische Methode, 1913*). Il a d'ailleurs réussi à gagner à sa cause un grand nombre d'éducateurs suisses. Certains de ses collègues, tout en déclarant partager ses idées, ont préféré par prudence rester à l'arrière-plan. Certains analystes viennois semblent avoir abandonné la psychanalyse au profit d'une sorte de pédagogie médicale (Adler et Fortmüller, *Heilen und Bilden, 1913*).

J'ai essayé, dans cette énumération incomplète, de faire ressortir les innombrables rapports qui existent entre la psychanalyse médicale et d'autres branches de la science. Il y a là du travail pour toute une génération de chercheurs, et je suis persuadé que ce travail ne pourra être abordé et mené à bonne fin que lorsque seront tombées les résistances que la psychanalyse rencontre sur son sol natal même <sup>1</sup>.

Ce serait se livrer à un travail stérile et dépassé que de décrire ici l'histoire de ces résistances. Cette histoire n'a rien de flatteur pour les représentants de la science de nos jours. Je tiens cependant à ajouter qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit de considérer en bloc comme des hommes méprisables les adversaires de la psychanalyse, uniquement parce qu'adversaires, à l'exception de quelques indignes chevaliers d'industrie et pêcheurs en eau trouble, qu'on rencontre d'ailleurs dans les deux camps. Je savais m'expliquer l'attitude de ces adversaires, et l'expérience m'avait appris en outre que la psychanalyse fait remonter à la surface ce qu'il y a de pire dans l'homme. Mais j'avais pris la décision de ne pas répondre et j'ai usé de toute mon influence pour empêcher les autres de s'engager dans des polémiques. L'utilité de discussions publiques ou dans la presse me paraissait très discutable, étant donné les conditions particulières dans lesquelles se déroulait la lutte pour et contre la psychanalyse ; nous étions toujours sûrs d'avoir contre nous la majorité dans les Congrès et les réunions de sociétés, et je ne me faisais pas outre mesure à l'équité et à la noblesse de sentiments de mes adversaires. L'observation montre que rares sont les hommes capables de rester polis ou tout au moins objectifs au cours d'une discussion scientifique, et je ne pouvais jamais songer sans horreur aux querelles de ce genre. Cette attitude que j'ai cru devoir adopter a été, sans doute mal interprétée ; on a cru que j'étais assez débonnaire ou intimidé, pour qu'il n'y eût pas à compter avec moi. A tort, car je suis capable de me mettre en colère et d'injurier comme n'importe qui, mais il me répugne de donner une expression littéraire aux sentiments qui s'agitent au fond de moi et je préfère garder l'attitude de complète abstention.

<sup>1</sup> Voir également mes deux articles parus dans « Scientia » (vol. XIV, 1913) : *Das Interesse an der Psychoanalyse*.

J'aurais peut-être mieux fait, sous certains rapports, de laisser libre cours à mes passions et à celles de mon entourage. Nous avons tous entendu parler de la théorie qui cherchait à expliquer la psychanalyse par les conditions particulières du milieu viennois. Théorie intéressante, dont Janet n'a pas dédaigné de se servir encore en 1913, bien qu'il soit certainement fier d'être Parisien et que Paris n'ait guère le droit de se considérer comme supérieur à Vienne, au point de vue de la pureté des mœurs. D'après cette théorie, la psychanalyse, et plus particulièrement l'affirmation que les névroses sont liées à des troubles de la vie sexuelle, n'aurait pu voir le jour que dans une ville comme Vienne, dans une atmosphère de sensualité et d'immoralité, étrangère à d'autres villes, et représenterait uniquement l'image, autant dire la projection théorique, de ces conditions particulières du milieu viennois. Or, je ne suis guère un patriote de clocher, mais j'ai toujours trouvé cette théorie parfaitement absurde, au point que j'ai été plus d'une fois tenté d'admettre que ce reproche adressé au milieu viennois n'était qu'un euphémisme destiné à en dissimuler un autre qu'on n'osait pas formuler publiquement. La discussion ne serait possible que dans le cas où se trouveraient réalisées des conditions opposées. Supposons qu'il existe une ville dont les habitants s'imposent des restrictions particulières au point de vue de la satisfaction des besoins sexuels et présentent en même temps une prédisposition particulière aux névroses : l'idée pourrait alors venir à un observateur de rattacher ces deux faits l'un à l'autre et d'expliquer l'un par l'autre. Or, à Vienne rien de pareil. Les Viennois ne sont ni plus abstinents ni plus névrosés que les habitants d'une autre grande ville. Les rapports entre les sexes y sont un peu plus libres, la prudence y est moindre que dans les villes du nord et de l'ouest, fières de leur rigorisme. Ces particularités du milieu viennois seraient de nature à induire en erreur notre observateur présumé, plutôt qu'à lui fournir une explication étiologique des névroses.

Mais la ville de Vienne a fait tout ce qu'elle a pu pour faire croire qu'elle n'était pour rien dans la naissance de la psychanalyse. Nulle part ailleurs, cercles cultivés et savants ne traitent les analystes avec une indifférence hostile aussi peu dissimulée.

La faute en est peut-être, en partie, à mon horreur de la publicité. Si j'avais voulu ou consenti à ce que la psychanalyse donnât lieu, dans les sociétés médicales de Vienne, à des séances orageuses, dans lesquelles toutes les passions se seraient donné libre cours et où l'on se serait jeté à la tête tous les reproches et toutes les invectives possibles, peut-être qu'à l'heure actuelle la prévention contre la psychanalyse n'existerait plus et que celle-ci ne serait plus une étrangère dans sa ville natale. Mais il n'en fut pas ainsi et, comme le poète le fait dire à Wallenstein, « les Viennois ne m'ont pas pardonné de les avoir frustrés d'un spectacle ».

Mettre sous les yeux des adversaires de la psychanalyse, *suaviter in modo*, ce qu'il y avait d'injuste et d'arbitraire dans leur attitude, était une tâche pour laquelle je n'étais pas fait. C'est Bleuler qui s'en chargea en 1911, dans son livre *Die Psychoanalyse Freuds, Verteidigung und kritische Bemerkungen*, et s'en acquitta de la manière la plus honorable. Dire du bien de ce travail, dont

l'auteur dirige les critiques contre les deux parties, serait si naturel de ma part, que je m'empresse de dire ce que j'ai à lui reprocher. Je lui trouve toujours une certaine partialité, l'auteur se montrant trop indulgent pour les fautes et erreurs des adversaires, trop sévère pour celles des partisans. C'est ce qui explique, à mon avis, pourquoi le jugement d'un psychiatre de la valeur de Bleuler, d'un savant d'une compétence et d'une indépendance intellectuelle aussi incontestables, est resté sans aucune influence sur ses confrères. Je n'apprendrai certes rien de nouveau à l'auteur de *l'Affectivité* (1906) en lui disant que l'influence exercée par un travail dépend moins de la valeur des arguments qu'il contient que de la nature de son ton affectif. Quant à l'influence que Bleuler pouvait exercer, non plus sur les psychiatres purs, mais sur les partisans de la psychanalyse, il l'a lui-même détruite plus tard, en révélant dans sa *Kritik der Freudschen Theorie* (1913) l'envers de son attitude à l'égard de la psychanalyse. Dans cet ouvrage, il laisse si peu de choses de l'édifice de la théorie psychanalytique que les adversaires de celle-ci ne pouvaient qu'être enchantés du renfort qu'il leur fournissait ainsi. Or, dans les condamnations qu'il formule, Bleuler, au lieu d'invoquer de nouveaux arguments ou de nouvelles observations, ne fait valoir que l'état de sa propre connaissance du sujet, connaissance dont, contrairement à ce qu'il avait fait dans les travaux antérieurs, il ne songe plus à avouer l'insuffisance. Cette fois, la psychanalyse était menacée de subir une perte douloureuse. Mais dans son dernier ouvrage (*Die Kritiken der Schizophrenie*, 1914), à propos duquel on lui avait reproché d'avoir introduit la psychanalyse dans un livre sur la schizophrénie, Bleuler se réfugie dans ce qu'il appelle lui-même la « présomption »: « Mais à présent, dit-il, je suis décidé à me montrer présomptueux : j'estime que toutes les psychologies qui nous ont été offertes jusqu'à ce jour pour l'explication des liens qui relient les uns aux autres les symptômes et les maladies psychogéniques ont à peu près échoué dans leur tâche, mais que la psychologie des profondeurs (*Tiefenpsychologie*) constitue un fragment de la psychologie qui reste à créer et dont le médecin a besoin pour comprendre ses malades et les traiter rationnellement. Je pense même avoir fait, dans mon livre sur la schizophrénie, un pas (encore peu appréciable, si l'on veut) vers cette compréhension. Les deux premières déclarations sont certainement exactes ; en avançant cette dernière, il se peut que je commette une erreur. »

Comme la « psychologie des profondeurs » ne signifie au fond pas autre chose que la psychanalyse, nous pouvons pour le moment nous contenter de cet aveu.

*Mach es kurz !  
Am Jüngsten Tag ist's nur ein Furz.*

(Sois bref, car le jour du jugement dernier autant en emportera le vent)  
GOETHE.

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

# Chapitre 3

[Retour à la table des matières](#)

Deux ans après le premier congrès privé des psychanalystes, eut lieu le second, cette fois à Nuremberg (mars 1910). Dans l'intervalle entre ces deux congrès, sous l'influence de l'accueil que j'avais reçu en Amérique, en présence de l'hostilité croissante qui se manifestait contre la psychanalyse dans les pays de langue allemande et du renfort inattendu qui lui était venu de Zurich, j'avais conçu un projet que je réussis, au cours de ce deuxième congrès, à mettre à exécution avec l'aide de mon ami S. Ferenczi. Ce projet consistait à donner au mouvement psychanalytique une organisation, à transporter son centre à Zurich et à en confier la direction à un chef capable d'en assurer l'avenir. Ce projet ayant soulevé de nombreuses objections de la part de mes partisans, je vais en exposer les motifs avec quelques détails. J'espère réussir à me justifier, alors même qu'on trouverait que mon idée manquait d'opportunité.

Il m'avait semblé qu'en maintenant le centre de la psychanalyse à Vienne on ne pouvait qu'entraver le mouvement, au lieu de le favoriser. Une ville

comme Zurich, placée au cœur de l'Europe et dans laquelle un professeur d'Université avait ouvert un Institut de Psychanalyse, me semblait mieux se prêter à jouer le rôle de centre du mouvement psychanalytique. Je m'étais dit, en outre, qu'un autre obstacle résidait dans ma personne : la faveur et la haine des partis l'avaient tellement déformée que personne ne savait plus exactement à quoi s'en tenir sur mon compte. Si les uns me comparaient à Colomb, à Darwin, à Kepler, d'autres me traitaient tout simplement de paralytique général. Aussi voulais-je me mettre à l'arrière-plan, de même que je voulais éloigner la psychanalyse de la ville dans laquelle elle était née. De plus, je ne me sentais plus très jeune et voyant encore un long chemin devant moi, j'envisageais avec découragement la perspective d'avoir à assumer, sur mes vieux jours, le rôle de chef et de guide. Et cependant, me disais-je, un chef est nécessaire. Je savais trop bien quelles erreurs guettaient ceux qui s'occupaient de psychanalyse et j'espérais que beaucoup de ces erreurs pourraient être évitées s'il y avait une autorité capable de conseiller et de déconseiller. Cette autorité m'avait été échue tout d'abord, grâce à l'avance que me valaient quinze années d'expérience. Aussi voulais-je transmettre cette autorité à un homme plus jeune qui, après ma disparition, se trouvât désigné tout naturellement comme mon successeur. Cet homme ne pouvait être que C. G. Jung, car Bleuler était un contemporain, et d'autre part, Jung avait à son actif des dons de premier ordre, les contributions qu'il avait déjà fournies à la psychanalyse, sa situation indépendante et une énergie affirmée qui s'imposait à tous ceux qui l'approchaient. Il semblait, en outre, disposé à nouer avec moi des relations d'amitié et à faire abstraction, à mon égard, des préjugés de race qu'il avait professés jusqu'alors. Je ne pouvais pas prévoir alors que, malgré tout ce qui plaidait en sa faveur, mon choix se montrerait malheureux, s'étant porté sur une personne qui, incapable de supporter l'autorité d'un autre, était encore plus incapable de s'imposer elle-même comme une autorité et dont l'énergie s'épuisait dans la poursuite sans scrupules de ses intérêts personnels.

J'avais jugé nécessaire d'adopter la forme d'une association officielle, afin de prévenir les abus qui pourraient se commettre au nom de la psychanalyse, une fois qu'elle serait devenue populaire. Il fallait qu'il y eût un centre ayant le pouvoir de déclarer : toutes ces absurdités n'ont rien à voir avec l'analyse, elles ne sont pas de la psychanalyse. Les groupes locaux dont devait se composer l'association internationale auraient eu pour mission d'enseigner la manière de pratiquer la psychanalyse et de former les médecins, en se portant pour ainsi dire garants de leur compétence. Je désirais également voir s'établir entre les partisans de la psychanalyse des relations d'amitié et de soutien mutuel, par réaction contre l'anathème que la science officielle faisait peser sur la psychanalyse et contre le boycottage des médecins pratiquant l'analyse et des établissements dans lesquels elle était pratiquée.

C'est cela, et pas autre chose, que je voulais réaliser par la fondation de l'« Association Psychanalytique Internationale ». Mais cela dépassait sans doute la mesure de ce qui était réalisable. De même que mes adversaires furent obligés de reconnaître qu'il n'était pas possible de contenir ce mouvement, je devais, de mon côté, être amené à constater l'impossibilité d'orienter

ce mouvement dans la direction que je voulais lui assigner. La proposition faite par Ferenczi à Nuremberg fut bien adoptée, et Jung, nommé président, choisit comme secrétaire Ricklin ; on décida en outre la publication d'une « feuille de correspondance », destinée à assurer le contact entre le groupement central et les groupes locaux. Il fut déclaré que le but de l'Association consisterait à « cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, soit en tant que psychologie, soit dans ses applications à la médecine et aux sciences morales, » ; à « favoriser l'aide mutuelle de ses membres dans leurs efforts pour acquérir et propager les connaissances psychanalytiques. » Les Viennois manifestèrent cependant au projet une vive opposition. Adler exprima dans des termes passionnés la crainte de voir s'établir une censure et une restriction de la liberté scientifique. Les « Viennois » finirent cependant par adhérer au projet, après avoir obtenu que l'association ait son siège non à Zurich, mais dans la résidence du président, qui devait être élu pour deux ans.

Au cours du Congrès même trois groupes locaux se sont constitués : celui de Berlin, sous la présidence d'Abraham, celui de Zurich dont le président venait d'être appelé à la direction centrale de l'Association, et celui de Vienne dont j'ai abandonné la direction à Adler. Un quatrième groupe, celui de Budapest, n'a pu se constituer que plus tard. Bleuler, empêché par la maladie, n'a pu assister au Congrès; après avoir soulevé quelques objections de principe contre son entrée dans l'association, il avait fini par y adhérer sur mon intervention personnelle, mais il ne tarda pas à en sortir à la suite de certains différends survenus à Zurich. Ainsi se trouva rompu le lien qui rattachait le groupe local de Zurich à l'établissement du Burghölzli.

Une autre conséquence du Congrès de Nuremberg fut la fondation du *Zentralblatt für Psychoanalyse*, dont la direction fut assumée par Adler et Stekel. Cette revue avait manifestement au début une tendance à l'opposition et devait défendre l'hégémonie de Vienne que l'élection de Jung semblait menacer. Mais lorsque les deux directeurs de la revue, ne pouvant trouver un éditeur, vinrent m'assurer de leurs intentions pacifiques, en soumettant d'avance leurs manifestations à mon droit de veto, je consentis à me charger de l'édition de ce périodique dont le premier numéro parut en septembre 1910 et auquel je pris dans la suite une part active.

Je poursuivis l'histoire des congrès psychanalytiques. Le troisième eut lieu à Weimar en septembre 1911 et dépassa les deux premiers par la tenue et l'intérêt scientifique. J. Putnam, qui assista à ce congrès, exprima, à son retour en Amérique, sa satisfaction et son respect pour la *mental altitude* de ceux qui y prirent part et cita le jugement que j'aurais porté sur ces derniers : « Ils ont appris à supporter la vérité <sup>1</sup>. » En effet, tous ceux qui avaient l'habitude des congrès scientifiques ne purent emporter qu'une impression favorable de cette réunion de psychanalystes. Ayant moi-même dirigé les deux premiers congrès, j'avais accordé à chacun le temps voulu pour sa communication, en

<sup>1</sup> On *Freuds Psycho-Analytische Methode und ihre Entwicklung*. « Boston medical and surgical Journal », 25 janv. 1912.



laissant la discussion prendre le caractère d'un intime échange d'idées. Jung, qui présida le congrès de Weimar, laissa la discussion s'engager à la suite de chaque communication, ce qui n'eut pas encore à cette époque de trop grands inconvénients.

Tout autre fut la tournure prise par le quatrième congrès, qui eut lieu à Munich en septembre 1915 et dont tous les participants gardent encore le souvenir. Il fut présidé par Jung, qui se montra peu courtois et peu correct ; les auteurs des communications ne disposaient que d'un temps limité, les discussions, par leur longueur, faisaient oublier les communications. Le hasard qui arrange souvent les choses d'une façon malicieuse, avait voulu que le méchant Hoche fixât son domicile dans la maison même où les analystes tenaient leurs assises. Il put ainsi se convaincre à quel point était absurde sa définition des psychanalystes « une secte fanatique obéissant à son chef ». A la suite de négociations pénibles et peu réjouissantes, Jung fut réélu président de l'Association Psychanalytique Internationale, fonctions qu'il n'hésita pas à accepter, bien que les deux cinquièmes des votants lui eussent refusé leur confiance. On se sépara, sans grande envie de se revoir.

La composition de l'Association Psychanalytique Internationale fut, à l'époque du Congrès, la suivante . les groupes locaux de Vienne, Berlin et Zurich étaient constitués depuis le Congrès de Nuremberg (1910) ; en mai 1911 fut fondé un groupe à Munich, sous la présidence du Dr L. Seif ; au cours de la même année se constitua le premier groupe local américain, sous le titre : « The New York Psychoanalytic Society », présidé par Brill. Au cours du congrès de Weimar fut autorisée la fondation d'un deuxième groupe américain qui, constitué dans le courant de l'année suivante, sous le titre : « American Psychoanalytic Association », comprenait des membres habitant le Canada et diverses régions de l'Amérique et avait pour président J. Putnam et pour secrétaire E. Jones. Peu de temps avant le Congrès de Munich (1913), se constitua le groupe local de Budapest, sous la présidence de Ferenczi. Peu de temps après, Jones, qui était venu habiter Londres, fonda le premier groupe anglais. Il va sans dire que pour avoir une idée exacte de l'importance numérique des disciples et partisans de la psychanalyse, il faut tenir compte également de ceux, et ils sont nombreux, qui ne faisaient partie d'aucun de ces huit groupes locaux.

Le développement de la littérature psychanalytique périodique mérite également une brève mention. La première publication mise au service de la psychanalyse avait pour titre : *Schriften zur angewandten Seelenkunde*. C'était une publication paraissant à des intervalles irréguliers, depuis 1907. Dans cette collection parurent des travaux de Freud (Nos 1 et 7), de Ricklin, Jung, Abraham (Nos 4 et 11), de Rank (Nos 5 et 13), de Sadger, Pfister, M. Graf, Jones (Nos 10 et 14), de Storfer et von Hug-Hellmuth <sup>1</sup>. La fondation de la revue *Imago*, dont nous parlerons plus loin, a fait un certain tort à cette forme

<sup>1</sup> Dans la même collection ont paru plus tard des travaux de Sadger (Nos 16 et 18) et Kielhoz (No 17).



de publication. A la suite de la réunion de Salzbourg (1908), fut fondé le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, dont Jung est resté rédacteur en chef pendant 5 ans; il est reparu sous une nouvelle direction et avec un titre quelque peu modifié : *Jahrbuch der Psychoanalyse*. Cessant d'être des Archives destinées à recueillir des travaux didactiques, il s'attache à faire ressortir la portée et les possibilités d'application de tous les procédés et de toutes les acquisitions de la psychanalyse. Le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, dont le projet avait été conçu par Adler et Stekel, après la fondation de l'Association Internationale (Nuremberg 1910), a eu une existence très agitée. Déjà le No 10 du premier volume annonçait en première page qu'à la suite d'un désaccord scientifique, surgi entre le Dr Alfred Adler et l'éditeur, le premier avait pris la décision de se séparer de bon gré de la rédaction. Le Dr Stekel resta donc le seul rédacteur (été 1911). Au cours du Congrès de Weimar, le *Zentralblatt* fut élevé à la dignité d'organe officiel de l'Association Internationale, et il fut décidé qu'il serait adressé à tous les membres de cette Association, moyennant une augmentation de la cotisation annuelle. A partir du No 3 de la deuxième année (hiver 1912), Stekel devint le seul rédacteur responsable du contenu des travaux publiés par le *Zentralblatt*. Du fait de son attitude, qu'il m'est impossible de livrer à la publicité, je me vis obligé de renoncer à mon rôle d'éditeur et de pourvoir en toute hâte la psychanalyse d'un nouvel organe : l'Internationale *Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*. Grâce aux efforts de presque tous les collaborateurs et du nouvel éditeur, H. Heller, la première livraison de ce périodique put paraître en janvier 1913 et s'affirmer comme l'organe officiel de « l'Association Psychanalytique Internationale », à la place de la *Zeitschrift*.

Entre-temps, au début de 1912, le docteur Hanns Sachs et le docteur Otto Rank fondèrent une nouvelle revue, *Imago*, consacrée uniquement aux applications de la psychanalyse aux sciences morales. *Imago* est suivie avec un intérêt croissant, même par des lecteurs étrangers à l'analyse médicale proprement dite <sup>1</sup>.

En plus de ces quatre périodiques (*Schriften zur angewandten Seelenkunde*, *Jahrbuch*, *Internationale Zeitschrift*, *Imago*), d'autres périodiques allemands et étrangers publient des travaux qui méritent d'être rangés dans la littérature psychanalytique. Le *Journal of abnormal Psychology*, publié par Morton Prince, contient généralement d'excellents travaux analytiques qui en font le principal représentant de la littérature analytique américaine. En hiver 1913, White et Jelliffe, de New York, fondèrent une revue exclusivement consacrée à la psychanalyse (*The Psycho-analytic Review*), revue dont le besoin se faisait sentir, étant donné que la plupart des médecins américains s'intéressant à l'analyse ignorent ou ne possèdent qu'insuffisamment la langue allemande <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ces deux publications ont été reprises en 1919 par l'« Internationaler psychoanalytische Verlag ». A partir du VI<sup>e</sup> volume le mot «ärztliche» (médicale) a disparu du titre de l'« Internationale Zeitschr. f. Psychoanalyse ».

<sup>2</sup> En 1920, E. Jones fonda l'« International Journal of Psycho-Analysis », périodique destiné à l'Amérique et à l'Angleterre.

Et maintenant, il me reste à parler de deux défections qui se sont produites dans les rangs des psychanalystes, la première entre la fondation de l'Association (1910) et le Congrès de Weimar (1911), la seconde après ce Congrès, pour ne devenir publique qu'à Munich (1913). Les déceptions qu'elles m'ont causées auraient pu être évitées, si l'on avait davantage tenu compte de ce qui se passe chez les sujets soumis au traitement analytique. J'avais toujours admis que le premier contact avec les pénibles vérités révélées par l'analyse était de nature à rebuter, à donner envie de fuir; et je n'ai cessé de proclamer que le degré de compréhension de chacun est en rapport étroit avec ses propres refoulements (et avec les résistances qui les maintiennent), qui l'empêchent de dépasser dans l'analyse un point déterminé. Mais ce que je n'aurais jamais cru possible, c'est que quelqu'un, après avoir poussé sa compréhension de l'analyse jusqu'à une certaine profondeur, pût renoncer à ce qu'il avait acquis sous ce rapport, voire le perdre. Et pourtant, l'expérience quotidienne des malades nous a montré la possibilité de la perte totale de la connaissance analytique, sous l'influence d'une résistance un peu forte émanant d'une couche plus profonde. C'est ainsi qu'après avoir rendu compréhensibles à un malade, par un travail pénible, certaines données analytiques plus ou moins importantes et avoir réussi à lui apprendre à les manier comme des choses familières, lui appartenant en propre, nous constatons, à un moment donné, que, sous l'influence d'une nouvelle résistance, il perd tout ce qu'il avait acquis et appris et se met en état de défense comme aux plus beaux jours de son noviciat. J'ai eu l'occasion de m'apercevoir qu'à ce point de vue, les psychanalystes peuvent se comporter comme les malades soumis à l'analyse.

Écrire l'histoire de ces deux défections n'est une tâche ni facile, ni enviable, car, d'une part, je n'y suis pas poussé par des mobiles personnels suffisamment intenses (je ne m'attendais pas à de la reconnaissance et je ne suis guère rancunier) et, d'autre part, je sais fort bien qu'en l'écrivant je m'expose aux invectives d'adversaires peu scrupuleux et offre aux ennemis le spectacle tant désiré par eux de « psychanalystes qui s'entre-dévorent ». Je m'étais imposé la règle (en tâchant de m'y conformer le plus strictement possible) de ne pas discuter avec mes adversaires en dehors de l'analyse; et voilà que je me vois obligé d'engager la bataille contre d'anciens partisans ou contre ceux qui voudraient encore aujourd'hui se faire passer pour des partisans. Mais je n'ai pas le choix : me taire, serait adopter une attitude de paresse ou de lâcheté et nuirait davantage à la cause que la mise au jour de la plaie. Je n'apprendrai certes rien aux gens informés en disant que des troubles et malentendus analogues se produisent également dans d'autres mouvements scientifiques. Seulement, ailleurs on sait peut-être mieux les cacher, tandis que la psychanalyse, qui s'élève contre tous les mensonges conventionnels, veut être sincère, même dans des circonstances comme celles-ci.

Un autre inconvénient, assez grave, réside dans le fait que je ne puis m'empêcher, pour éclairer l'attitude des deux dissidents, de recourir à l'analyse. Or l'analyse ne se laisse pas employer comme une arme de polémique; elle suppose le consentement de la personne dont on veut faire l'analyse et, entre l'analyste et l'analysé, des rapports de supérieur à subordonné. Il en

résulte que celui qui entreprend une analyse dans un but polémique doit s'attendre à ce que l'analysé retourne contre lui l'arme de l'analyse et que la discussion prenne une tournure mettant une tierce personne impartiale dans l'impossibilité absolue de se faire une conviction. Je réduis donc au minimum l'emploi de l'analyse et, avec elle, l'indiscrétion et l'attitude agressive à l'égard de mes adversaires, et j'avertirai en outre mes lecteurs que je ne conçois nullement le procédé auquel j'entends avoir recours comme une critique scientifique. Il ne m'importe guère de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans les théories dont j'attaque les auteurs et je ne me propose pas de les réfuter. Je laisse cette tâche à d'autres psychanalystes compétents qui, d'ailleurs, s'en sont déjà acquittés en partie. Je veux seulement montrer que (et sur quels points) ces théories constituent la négation de la psychanalyse et n'ont pas le droit de s'abriter derrière ce nom. Et si j'ai besoin de l'analyse, c'est pour montrer de quelle manière ces déviations de l'analyse peuvent se produire chez les analystes.

Mais je serai bien obligé, pour les points sur lesquels portent les divergences, de recourir à des remarques critiques pour défendre le bon droit de la psychanalyse. Le premier objectif de la psychanalyse avait consisté à obtenir l'explication des névroses. Prenant pour point de départ les faits de la résistance et du transfert, nous avons réussi, en tenant compte du troisième fait constitué par l'amnésie, à établir la théorie du refoulement, à montrer le rôle que les pulsions sexuelles et l'inconscient jouent dans les névroses. La psychanalyse n'a jamais eu la prétention de donner une théorie complète de la vie psychique de l'homme en général : elle demandait seulement qu'on utilisât ses données pour compléter et corriger celles qui avaient été acquises et obtenues par d'autres moyens. La théorie d'Alfred Adler va bien au-delà de ce but, puisqu'elle ambitionne de fournir, avec l'explication des névroses et psychoses de l'homme, celle de son comportement et de son caractère. Je dirai même qu'elle est tout autre chose qu'une théorie des névroses, qu'elle affecte cependant, en raison de ses origines, de mettre toujours au premier rang. J'ai eu, pendant de nombreuses années, l'occasion d'étudier le Dr Adler et je n'ai jamais refusé de reconnaître en lui un homme très doué, mais ayant l'esprit tourné plus particulièrement vers la spéculation. Pour donner une idée des soi-disant « persécutions » dont il aurait été victime de ma part, je rappellerai qu'à la suite de la fondation de l'Association Internationale, je lui avais confié la direction du groupe viennois. Ce n'est qu'en cédant aux pressantes instances de tous les membres de l'Association que j'avais pris la décision de me charger de nouveau de la présidence des séances scientifiques. M'étant aperçu qu'il était peu apte à manier et à utiliser les matériaux fournis par l'inconscient, je m'étais consolé en me disant qu'il saurait du moins découvrir les rapports existant entre la psychanalyse, d'une part, la psychologie et les bases biologiques des instincts, d'autre part, attente que ses précieuses études sur l'infériorité organique semblaient justifier dans une certaine mesure.

Il entreprit, en effet, quelque chose dans ce genre, mais il le fit de telle sorte qu'on aurait dit (pour me servir de son propre jargon) qu'il visait avant tout à prouver que la psychanalyse avait tort sur tous les points et que c'est

seulement sa crédulité à l'égard des récits donnés par les névrosés qui lui faisait attacher une telle importance aux pulsions sexuelles. Je puis également divulguer les motifs personnels de son attitude, étant donné qu'il a pris soin d'en faire part lui-même à un certain nombre de membres du groupe viennois. « Croyez-vous qu'il me soit si agréable de végéter toute ma vie dans votre ombre ? » Je ne trouve nullement blâmable qu'un jeune homme avoue ouvertement son ambition, que ses travaux avaient déjà fait deviner. Mais on a beau être ambitieux, on n'en doit pas moins se garder de devenir ce que les Anglais appellent *unfair* (mot destiné à caractériser une attitude pour laquelle les Allemands possèdent une qualification beaucoup plus grossière). Malheureusement, Adler n'a pas su éviter cette attitude, dont la preuve nous est fournie par les innombrables petites méchancetés dont ses travaux fourmillent et par ses prétentions démesurées à la priorité. Ne l'avons-nous pas entendu directement, dans les séances de l'Association Psychanalytique de Vienne, revendiquer la priorité de la conception de l'« unité des névroses », et de la conception « dynamique » de ces dernières. Grande fut alors ma surprise, car j'avais toujours cru avoir moi-même établi ces principes, alors qu je ne connaissais pas encore Adler.

Cette soif d'Adler de s'assurer une place au soleil a d'ailleurs eu une conséquence dont la psychanalyse ne peut que se féliciter. Lorsque, nos divergences scientifiques étant devenues irrémédiables, j'ai engagé Adler à résigner ses fonctions de rédacteur du *Zentralblatt*, il démissionna également de l'Association et fonda une nouvelle société à laquelle il donna tout d'abord le nom, d'un goût douteux, de « société pour la libre psychanalyse ». Or, les gens dans la rue, étrangers à la psychanalyse, sont aussi peu capables d'apercevoir les différences qui existent entre deux psychanalystes que nous autres Européens de reconnaître les nuances particulières de deux physionomies chinoises. La psychanalyse « libre » resta donc à l'ombre de la psychanalyse « orthodoxe », « officielle » et fut considérée comme une dépendance de celle-ci. Mais voici qu'Adler, faisant un pas de plus, dont nous devons lui être reconnaissant, rompt ses dernières attaches avec la psychanalyse et en distingue sa propre doctrine : la « psychologie individuelle ». Il y a de la place pour tout le monde sur la planète, et il est permis à chacun, qui s'en sent capable, de s'y mouvoir librement ; mais il est impossible de continuer à habiter sous le même toit, lorsqu'on a cessé de se comprendre et de se supporter. La « psychologie individuelle » d'Adler constitue aujourd'hui une des nombreuses orientations psychologiques opposées à la psychanalyse et ne mérite pas que nous portions un intérêt quelconque à son développement.

La théorie d'Adler a été dès le début un « système », et c'est ce que la psychanalyse avait toujours soigneusement évité. Elle, nous offre en même temps un excellent exemple d'« élaboration secondaire », dans le genre de celle que la pensée éveillée effectue sur les matériaux fournis par les rêves. Dans le cas d'Adler, les matériaux des rêves sont remplacés par ceux fournis par les études psychanalytiques, envisagés principalement du point de vue du *moi*, ramenés aux catégories inhérentes au *moi*, traduits et utilisés conformément à ces catégories et, exactement comme dans la formation de rêve, mal

compris. Aussi la théorie d'Adler est-elle moins caractérisée par ce qu'elle affirme que par ce qu'elle nie et elle se compose de trois éléments, d'une valeur très inégale : de bonnes contributions à la psychologie du *moi*, de traductions superflues, mais à la rigueur admissibles, des faits analytiques dans un nouveau jargon, et de déformations et d'interprétations arbitraires de ces faits lorsqu'ils ne s'accordent pas avec les prémisses du *moi*. Pour ce qui est des éléments de la première de ces catégories, la psychanalyse n'a jamais songé à les méconnaître, bien qu'elle n'ait pas cru devoir leur prêter une attention particulière : il lui importait davantage de montrer que des éléments libidinaux étaient inhérents à toutes les aspirations du *moi*. La théorie d'Adler, au contraire, insiste davantage sur les éléments égoïstes inhérents aux impulsions libidinales, point de vue qui pourrait être fécond si Adler ne l'utilisait à chaque instant pour nier l'impulsion libidinale, au profit des éléments impulsifs du *moi*. Ce faisant, il procède comme tous nos malades et comme notre pensée consciente en général, c'est-à-dire en ayant recours à ce que Jones appelle la rationalisation, afin de dissimuler le mobile inconscient. Sous ce rapport, Adler est conséquent au point de déclarer que l'intention de se poser devant la femme en maître, d'être *en haut*, constitue le principal ressort de l'acte sexuel. J'ignore s'il a osé exprimer ces énormités dans ses livres.

La psychanalyse a reconnu de bonne heure que tout symptôme névrotique n'existait qu'à la faveur d'un compromis. Il doit, de ce fait, satisfaire d'une façon quelconque aux exigences du moi en butte à ses tendances refoulées, présenter un avantage, offrir une possibilité d'utilisation efficace, faute de quoi il subirait le sort de la pulsion primitive refoulée. Le terme « maladie profitable » exprime assez bien cette situation ; on serait, en outre, autorisé à faire une distinction entre le profit pour ainsi dire primaire dont le malade bénéficie lors de l'apparition du symptôme, et un profit « secondaire » qui résulte de ce que le symptôme, s'il veut s'affirmer, est obligé de se combiner à d'autres intentions du moi, de prendre appui sur elles.

Que la diminution de ce profit ou sa disparition, à la suite d'un changement réel, constitue un des mécanismes par lesquels le malade guérit de son symptôme, c'est là encore un fait depuis longtemps familier à la psychanalyse. Or, la théorie d'Adler met un accent particulier sur ces détails faciles à établir et à constater, sans s'apercevoir le moins du monde que, dans un nombre incalculable de cas, le moi fait de la nécessité vertu en se complaisant, à cause de l'utilité qui s'y rattache, au symptôme, souvent des plus indésirables, qui s'est imposé à lui, comme lorsqu'il accepte l'angoisse comme moyen de sécurité. Le moi joue dans ces cas le même rôle que le clown de cirque qui, par ses gestes, cherche à persuader l'assistance que tous les changements qui se produisent dans le manège sont des effets de sa volonté et de ses commandements. Seulement, il ne réussit à convaincre que la partie enfantine de l'assistance.

Quant au deuxième élément constitutif de la théorie adlérienne, la psychanalyse ne peut qu'y souscrire comme étant son bien propre. Il ne s'agit, en effet, pas d'autre chose que de données psychanalytiques que, pendant les dix

années de travail commun, l'auteur a puisées aux sources accessibles à tout le monde et qu'il voudrait faire accepter comme ses découvertes personnelles, à la faveur d'un simple changement de terminologie. Je suis tout disposé à admettre que le mot « garantie » est meilleur que celui de « moyen de sûreté » que j'employais moi-même, mais je ne trouve pas que cette substitution d'un mot à un autre implique un changement de signification. On retrouverait, de même, dans les affirmations d'Adler, une foule de choses depuis longtemps connues, si à la place des mots « fictif » et « fiction », avec le verbe formé de la même racine<sup>1</sup>, on remettait les mots plus anciennement employés, liés au concept de « phantasme » (« imagination »). La psychanalyse aurait le droit d'insister sur cette identité, alors même que nous ne saurions pas que l'auteur a, pendant de nombreuses années, puisé dans ses matériaux et participé au travail commun.

C'est par sa troisième partie, par les nouvelles interprétations et les déformations des faits analytiques gênants, que la théorie adlérienne, en tant que « psychologie individuelle », se sépare définitivement de la psychanalyse. L'idée sur laquelle repose le système d'Adler est que c'est la tendance de l'individu à s'affirmer, que c'est sa « volonté de puissance » qui, dans la conduite de la vie, dans le caractère et dans la névrose, s'expriment impérieusement sous la forme de la « protestation virile ». Or, cette protestation, à laquelle Adler attribue le rôle de moteur principal, n'est au fond pas autre chose que les tendances refoulées qu'Adler détache de leur mécanisme psychologique, en les sexualisant, ce qui ne cadre guère avec sa prétention d'avoir dépouillé la sexualité du rôle que la psychanalyse lui assigne dans la vie psychique. La protestation virile existe certainement, mais pour en faire le moteur du devenir psychique, il faut traiter l'observation comme un simple tremplin qu'on abandonne pour s'élever plus haut. Prenons, à titre d'exemple, une des principales modalités du désir infantile, celle qui résulte de l'observation par l'enfant de rapports sexuels entre adultes. L'analyse de personnes obligées par la suite de venir solliciter des soins médicaux, révèle qu'à ce moment-là deux désirs s'étaient emparés du jeune spectateur : le désir (s'il s'agit d'un garçon) de se trouver à la place de l'homme jouant le rôle actif, et le désir opposé de s'identifier à la femme réduite à un rôle passif. Ces deux désirs épuisent les possibilités de plaisir liées à la situation. Seul le premier se laisse subordonner à la situation virile, à supposer que cette notion ait, en général, un sens quelconque. Le deuxième, dont le sort n'intéresse pas Adler ou qu'il ignore, est cependant celui qui est appelé à jouer un rôle beaucoup plus important dans la future névrose éventuelle. Adler enferme le moi dans un égoïsme tellement farouche, le rejette dans un isolement tellement jaloux qu'il croit ne devoir tenir compte que des pulsions qui lui conviennent et auxquelles il acquiesce ; aussi la névrose, dans laquelle les impulsions s'opposent au moi, dépasse-t-elle l'horizon de notre auteur.

Mais où Adler s'écarte le plus gravement de la réalité révélée par l'observation et se rend coupable de la plus grave confusion mentale, c'est lorsqu'il

<sup>1</sup> « Fingiert » en allemand (« fiktiv »; « fiktion »).



essaie, conformément à l'une des règles fondamentales de la psychanalyse, de rattacher le principe même de sa théorie à la vie psychique de l'enfant. Il confond, en cette occasion, de la façon la plus inextricable et la plus inexcusable, les sens biologique, social et psychologique des mots « masculin » et « féminin ». Et il est impossible d'admettre (et au besoin l'observation s'y opposerait) que l'enfant, de sexe masculin ou féminin, fasse reposer toute sa conception de la vie sur la dépréciation de la femme et se donne pour ligne directrice le désir : « je veux devenir un homme au sens plein du mot ». Au début, l'enfant n'a pas la moindre idée des différences sexuelles ; il est plutôt convaincu que les deux sexes possèdent le même organe génital (mâle) ; ses premières méditations sexuelles ne portent en aucune façon sur les différences sexuelles, et l'idée de l'infériorité sociale de la femme lui est totalement étrangère. Nombreuses sont les femmes dans la névrose desquelles le désir d'être un homme ne joue aucun rôle. Quant à la protestation virile, elle se laisse ramener facilement aux troubles apportés dans le narcissisme primitif par la menace de castration, autrement dit par les premiers obstacles qui s'opposent à l'activité sexuelle. Toutes les discussions sur l'étiologie des névroses prendront fin le jour où l'on aura décidé de les transporter sur le terrain des névroses infantiles. Il suffit de faire une analyse consciencieuse et détaillée d'une névrose de la première enfance pour voir se dissiper toutes les erreurs relatives à l'étiologie des névroses et tous les doutes concernant le rôle des pulsions sexuelles. Aussi Adler a-t-il été obligé, dans son compte rendu critique du travail de Jung, *Konflikte der Kindlichen Seele*, d'insinuer que les matériaux se rapportant à ce cas « ont bien pu recevoir du père » le caractère d'ensemble <sup>1</sup>.

Je n'insisterai pas davantage sur le côté biologique de la théorie d'Adler et je ne chercherai pas à examiner si c'est l'infériorité organique objective ou le sentiment subjectif de cette infériorité (impossible de se prononcer sur cette question) qui constitue la base du système adlérien. Disons seulement que, dans la conception d'Adler, la névrose n'apparaît que comme un effet secondaire d'une dégénérescence générale alors que l'observation nous enseigne qu'il existe un nombre incalculable de gens laids, difformes, contrefaits, présentant la plus profonde misère physiologique et qui ne songent pas à réagir à leurs défauts et infériorités par des névroses. Je laisse également de côté l'intéressant expédient qui consiste à confondre le sentiment d'infériorité avec le sentiment d'infantilisme. Cet expédient nous montre sous quel avatar le facteur « infantilisme », qui joue un si grand rôle dans l'analyse, reparait dans la psychologie individuelle. Mais je tiens, en revanche, à dire que toutes les acquisitions psychologiques de la psychanalyse s'évanouissent chez Adler. Dans le *Tempérament nerveux* <sup>2</sup>, l'inconscient apparaît encore comme une curiosité psychologique, sans aucun rapport avec l'ensemble du système. Logique avec lui-même, il a déclaré plus tard que peu lui importait de savoir si une représentation est consciente ou inconsciente. Pour ce qui est du refoulement, il n'y a jamais rien compris. Dans le compte rendu qu'il fit d'une

<sup>1</sup> «Zentralblatt f. Psychoanalyse », Vol. 1, p. 122.

<sup>2</sup> Traduction française, Payot, Paris.



communication à la société de Vienne (février 1911), nous lisons : « Dans un cas, l'auteur montre que le malade n'a ni refoulé sa libido, contre laquelle il cherchait constamment à se préserver, ni etc. <sup>1</sup> » Quelque temps après, il argumenta ainsi au cours d'une discussion qui eut lieu à Vienne : « Si vous demandez d'où vient le refoulement, on vous répond qu'il est un effet de la civilisation ; et si vous demandez d'où vient la civilisation, on vous répond qu'elle est un produit du refoulement. Vous le voyez : on ne saurait mieux jongler avec les mots. » En appliquant à ce dilemme une partie seulement de l'ingéniosité qu'il avait mise à défendre son « tempérament nerveux », Adler aurait sûrement trouvé le moyen d'en sortir. Il se serait aperçu que, d'une part, la civilisation repose sur les refoulements opérés par des générations antérieures et que, d'autre part, à chaque nouvelle génération incombe la tâche de maintenir et de conserver cette civilisation, en s'imposant les mêmes refoulements. Je connais le cas d'un enfant qui se croyait mystifié et se mettait à crier, parce qu'à sa question : « D'où viennent les oeufs ? », on lui répondait : « Des poules » et que lorsqu'il demandait d'où venaient les poules, on lui répondait : « Des oeufs. » Et, cependant, on était loin de jongler avec les mots, et ce qu'on disait à l'enfant était parfaitement exact.

Tout ce qu'Adler a écrit sur le rêve, ce Schibboleth de la psychanalyse, demeure non moins mesquin et vide. Il voyait tout d'abord dans le rêve le remplacement de la ligne féminine par la ligne masculine, ce qui ne signifie au fond pas autre chose qu'une simple traduction par les mots « protestation virile » de la théorie qui caractérise le rêve, en disant qu'il représente une réalisation de désirs. Plus tard, il trouve que ce qui constitue l'essence du rêve, c'est le fait que l'homme obtient dans le rêve inconsciemment ce qui lui est refusé à l'état conscient. A Adler encore revient la priorité de la confusion entre le rêve et les idées latentes du rêve, confusion sur laquelle repose sa théorie de la « tendance prospective ». C'est après lui que Maeder s'est engagé dans la même voie. En opérant cette confusion, on ferme volontiers les yeux sur le fait que toute interprétation d'un rêve (lequel ne présente en général rien de compréhensible, lorsqu'on ne considère que son contenu manifeste) repose sur les règles et principes mêmes dont on conteste la valeur et les résultats. En ce qui concerne la résistance, Adler trouve seulement à dire qu'elle sert au malade à faire opposition au médecin. Sans doute, mais autant dire : la résistance sert à assurer la résistance. Mais d'où vient la résistance et comment se fait-il que ses manifestations viennent toujours si à propos, pour servir les intentions du malade ? Ces questions, l'auteur les laisse de côté, comme étant sans intérêt pour le moi. Il ne s'occupe pas davantage des mécanismes de détail des phénomènes et des symptômes, des causes qui déterminent la variété des malades et des manifestations morbides : peu lui importent et ces mécanismes et ces causes pourvu que les uns et les autres, quelle qu'en soit la nature, servent à faire naître la protestation virile, l'affirmation de soi-même, l'élévation de la personnalité. Le système est achevé dans toutes ses parties, il a valu à son auteur un énorme travail de ré-interprétation de données et

<sup>1</sup> « Korrespondenzblatt », No 5, Zurich, avril 1911.

constatations anciennes, mais ne contient pas une seule observation nouvelle. Je crois avoir montré qu'il n'a rien de commun avec la psychanalyse.

L'idée de la vie, telle qu'elle se dégage du système d'Adler, repose tout entière sur la reconnaissance du rôle prédominant, sinon exclusif, des instincts d'agressivité. Elle n'accorde aucune place à l'amour. On pourrait trouver étonnant qu'une conception du monde aussi décourageante ait pu trouver bon accueil ; mais on ne doit pas oublier que, pliant sous le joug de ses besoins sexuels, l'humanité est prête à accepter n'importe quoi, pourvu qu'on fasse miroiter devant ses yeux la perspective d'une « défaite de la sexualité ».

La défection d'Adler eut lieu avant le Congrès de Weimar, en 1911. Après cette date se produisit la défection suisse. Fait assez singulier, elle eut pour premiers indices certaines allusions faites par Ricklin dans des articles de vulgarisation, publiés en Suisse, allusions grâce auxquelles les profanes apprirent avant les spécialistes que la psychanalyse avait réussi à se débarrasser de certaines erreurs regrettables, faites pour la discréditer. Dans une lettre qu'il m'a adressée d'Amérique, en 1912, Jung se vantait d'avoir, par les modifications qu'il avait fait subir à la psychanalyse, vaincu la résistance qu'elle rencontrait de la part d'un grand nombre de personnes qui, jusqu'alors, n'avaient rien voulu en savoir. Je lui ai répondu que je ne voyais là aucun titre de gloire, que plus il sacrifierait de vérités si péniblement acquises par la psychanalyse, plus il la rendrait acceptable au grand public. Or, la modification dont les Suisses s'enorgueillissaient tant consistait précisément à diminuer théoriquement la valeur et l'importance dit facteur sexuel. J'avoue avoir vu dès le début dans « ce progrès » une concession excessive et dangereuse aux exigences de l'actualité.

Les deux mouvements rétrogrades, en dissidence avec la psychanalyse, dont j'ai maintenant à établir le parallèle, se ressemblent encore en ce que, pour gagner la faveur du public, ils mettent en avant certaines considérations d'un ordre élevé, affectent d'envisager les choses *sub specie aeternitatis*. Adler proclame la relativité de toute connaissance et le droit de la personnalité de façonner en artiste les matériaux fournis par la science. Jung insiste sur le droit historique de la jeunesse de secouer les chaînes que voudrait lui imposer la vieillesse tyrannique, immobilisée dans ses conceptions rigides. Ces arguments appellent quelques mots d'objection. La relativité de la connaissance est une exigence qu'on peut opposer à n'importe quelle science, au même titre qu'à la psychanalyse. Elle est un produit de certains courants réactionnaires de notre temps, hostiles à la science, et ceux qui la formulent veulent se donner un air de supériorité qui ne nous convient pas. Aucun de nous ne peut prévoir le jugement définitif que l'humanité portera sur nos efforts théoriques. Nous connaissons des exemples où l'attitude négative de trois générations à l'égard de certaines vérités a été désavouée par la quatrième, qui s'est inclinée devant ces mêmes vérités. Il ne reste donc à chacun, après avoir prêté toute son attention aussi bien à sa propre voix critique qu'à celle de ses adversaires, qu'à défendre de toutes ses forces ses convictions fondées sur l'expérience. Nous devons nous contenter d'être en règle avec notre conscience et nous n'avons

pas à assumer le rôle de justicier qui doit être réservé à un avenir très lointain. Rien de plus dangereux que de vouloir introduire l'arbitraire personnel dans les choses scientifiques. C'est en obéissant à cet arbitraire qu'on voudrait contester la valeur scientifique de la psychanalyse, valeur que nos considérations précédentes réduisent d'ailleurs à ses justes proportions. Celui qui tient en estime la pensée scientifique cherchera plutôt les moyens et les méthodes propres à diminuer autant que possible l'action de l'arbitraire artistique et personnel là où ce facteur joue encore un trop grand rôle. Au reste, ne nous dissimulons pas que c'est perdre son temps que de se dépenser en efforts de défense. Adler lui-même ne prend pas ses arguments au sérieux ; ils sont destinés à atteindre l'adversaire, mais respectent ses propres théories. Ils n'ont pas empêché les partisans d'Adler de le fêter comme un Messie dont l'apparition a été annoncée à l'humanité impatiente par tant et tant de précurseurs. Or, rien de moins relatif qu'un Messie.

L'argument de Jung, *ad captandam benevolentiam*, repose sur la prémisse optimiste d'après laquelle le progrès de l'humanité, de la civilisation, de la science aurait toujours suivi une ligne droite, ininterrompue. Comme s'il n'y avait jamais eu d'épigones, comme s'il n'y avait pas eu de révolutions suivies de réaction et de restauration, comme si l'histoire n'avait pas connu de générations ayant, par un mouvement rétrograde, renoncé aux conquêtes des générations antérieures. En se rapprochant du point de vue de la foule, en renonçant à certaines nouveautés mal accueillies par elle, parce que désagréables ou peu flatteuses, en corrigeant la psychanalyse dans le sens que nous savons, Jung nous donne l'impression d'avoir voulu faire autre chose qu'accomplir un geste juvénile et libérateur. Après tout, si l'on veut savoir si un geste est juvénile, il faut considérer non les années de son auteur, mais le caractère même de l'acte.

Des deux mouvements qui nous intéressent ici, celui inauguré par Adler est certainement le plus significatif ; radicalement faux, il se distingue cependant par sa structure logique et par sa cohésion. Il repose toujours sur une théorie des instincts. La modification introduite par Jung a, au contraire, rompu les liens qui existent entre les phénomènes et la vie instinctive ; elle est d'ailleurs, et c'est ce qu'ont déjà relevé ses critiques (Abraham, Ferenczi, Jones), tellement confuse, obscure, embrouillée qu'il n'est pas facile de savoir quelle attitude on doit adopter à son égard. Par quelque côté que vous l'abordiez, vous devez vous attendre à ce qu'on déclare que vous l'avez mal comprise, et on ne sait jamais ce qu'il faut faire, comment on doit s'y prendre, pour la comprendre d'une façon correcte et adéquate. Elle se présente elle-même sous des aspects multiples et variés, tantôt comme une «très légère divergence qui ne mérite pas tout le bruit qu'on a fait autour d'elle » (Jung), tantôt comme un évangile nouveau, inaugurant une ère nouvelle dans la psychanalyse, voire une conception du monde nouvelle pour le reste de l'humanité.

En présence des contradictions qu'on constate entre différentes manifestations, publiques et privées, de Jung, on est en droit de se demander quelle

est la part dans tout cela de la confusion qui règne dans son propre esprit et dans celui de ceux qui le suivent et quelle est la part du manque de loyauté scientifique. On est cependant obligé de convenir que les partisans de la nouvelle doctrine se trouvent dans une situation difficile. Ils combattent aujourd'hui ce qu'ils avaient défendu autrefois, et ils le combattent, non parce que des observations nouvelles leur ont révélé des faits nouveaux, mais par suite de nouvelles interprétations qui leur font apparaître les choses sous un aspect différent de celui sous lequel elles leur étaient apparues antérieurement. C'est pourquoi ils ne tiennent pas à rompre avec la psychanalyse dont ils ont toujours été les représentants, et au su de tout le monde, mais ils préfèrent annoncer qu'ils ont modifié la psychanalyse. Au cours du congrès de Munich, je me suis vu obligé de dissiper ce malentendu, en déclarant que je ne considère nullement les innovations introduites par les Suisses comme une suite logique de la psychanalyse dont je suis l'auteur. Des critiques étrangers à la psychanalyse (Furtmüller, par exemple) avaient déjà reconnu cette situation, et Abraham avait eu raison de dire que Jung était en train de se retirer complètement de la psychanalyse. Je suis naturellement tout disposé à reconnaître à chacun le droit de dire et d'écrire ce que bon lui semble, mais non le droit de faire passer ses idées pour ce qu'elles ne sont pas.

De même que les recherches d'Adler ont apporté à la psychanalyse quelque chose de nouveau, les éléments d'une psychologie individuelle, en prétendant se faire payer cette nouveauté par le droit de rejeter toutes les théories fondamentales de la psychanalyse, Jung et ses partisans ont également pris pour point de départ de leur lutte contre la psychanalyse une nouvelle acquisition dont ils prétendaient l'avoir dotée. Ils ont suivi point par point (et c'est ce que Pfister avait déjà fait avant eux) l'évolution à la faveur de laquelle les matériaux des représentations sexuelles, en rapport avec le complexe familial et avec les tendances incestueuses, sont utilisés pour servir d'expression aux intérêts moraux et religieux les plus élevés de l'homme : sublimation des tendances érotiques et leur transformation en tendances auxquelles le qualificatif *d'érotiques* ne s'applique plus. Rien ne s'accordait mieux avec les prémisses de la psychanalyse et cela aurait bien pu se concilier avec la conception d'après laquelle on constaterait dans la névrose la dissolution régressive de cette sublimation, ainsi que de beaucoup d'autres. Mais le monde se serait récréé et se serait montré indigné par cette sexualisation de la morale et de la religion ! Je ne puis m'empêcher de m'abandonner pour une fois à la conception « finaliste », en admettant que les auteurs de la découverte dont je viens de parler n'étaient pas de taille à tenir tête à une pareille explosion d'indignation. Il est même possible que l'indignation ait commencé à s'emparer sourdement d'eux-mêmes. Les antécédents théologiques de tant de Suisses n'ont pas joué, dans leur attitude à l'égard de la psychanalyse, un rôle moins grand que les antécédents socialistes d'Adler dans le développement de sa psychologie individuelle. On pense, malgré soi, au fameux récit dans lequel Marc Twain parle des destinées de sa montre et l'expression d'étonnement par lequel se termine ce récit : « And he used to wonder what became of all the unsuccessful thinkers, and gunsmiths, and shoemakers, and blacksmiths ; but nobody could ever tell him. »

Je vais me servir d'une comparaison. Supposons que nous ayons affaire à un parvenu qui se vante de descendre d'une famille de vieille noblesse, mais étrangère à la société au sein de laquelle il vit lui-même. Et voilà qu'on vient lui prouver que ses parents habitent à proximité et sont des gens de condition très modeste. Il ne lui reste plus alors qu'une ressource, à laquelle il ne se fait pas faute de recourir. Il ne peut plus renier ses parents, mais il prétend qu'ils sont eux-mêmes des nobles déçus et obtient d'un fonctionnaire complaisant des documents attestant leur noblesse. Les Suisses, à mon avis, n'ont pas agi autrement. La morale et la religion ne doivent pas être sexualisées, l'une et l'autre étant originairement quelque chose de « supérieur ». Fort bien. Mais impossible, d'autre part, de nier le fait que les représentations se rattachant à la morale et à la religion découlent du complexe familial et du complexe incestueux. Comment concilier l'exigence ci-dessus avec le fait en question? D'une façon très simple : en prétendant que les complexes dont il s'agit ne signifient pas dès le début ce qu'on pourrait croire en les interprétant à la lettre, mais présentent un sens *anagogique* (terminologie de Silberer) qui rend possible leur adaptation aux idées abstraites de la morale et de la mystique religieuse.

Je m'attends à ce qu'on m'objecte que j'ai mal compris le sens et l'intention de la théorie néo-zurichoise, mais je dois prendre mes précautions à l'avance, afin qu'on ne s'avise pas de m'attribuer les conclusions (en contradiction avec ma propre manière de voir) qui se dégagent des publications de cette école. Je ne puis me représenter autrement l'ensemble des innovations de Jung, ni m'en faire une idée cohérente. C'est le désir d'éliminer ce qu'il y a de choquant dans les complexes familiaux, afin de ne pas retrouver ces éléments choquants dans la religion et la morale, qui a dicté à Jung toutes les modifications qu'il a fait subir à la psychanalyse. La libido sexuelle a été remplacée par une notion abstraite dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle reste aussi mystérieuse et incompréhensible pour les sages que pour les simples d'esprit. Le complexe d'Oedipe a reçu une signification « symbolique », la mère symbolisant l'irréalisable auquel, dans l'intérêt de la civilisation, on doit renoncer, tandis que le père qui, dans le mythe d'Oedipe, tombe victime d'un meurtre, représenterait le père « intérieur » dont on doit s'émanciper pour gagner l'indépendance et liberté. D'autres matériaux des représentations sexuelles subiront sans doute avec le temps des réinterprétations analogues. A la place du conflit entre les tendances érotiques opposées au moi et la tendance à l'affirmation du moi, nous voyons apparaître le conflit entre la « tâche vitale » et l'« inertie psychique » ; la conscience de culpabilité qu'on constate chez les névrosés ne serait que le reproche inconscient que le sujet s'adresserait à lui-même de ne pas s'acquitter de sa tâche vitale. Ainsi se trouva édifié un nouveau système éthico-religieux qui, tout comme le système adlérien, fut obligé, pour se donner cohésion et consistance, d'interpréter dans un sens nouveau, de déformer ou d'écarter les données concrètes de l'analyse. En réalité, on n'a perçu, de la symphonie du devenir universel, que la partie chantée par la civilisation, mais on est resté sourd à la mélodie des instincts, malgré son intensité primitive.

Pour que ce système se maintienne, il fallut se détourner complètement de l'observation et de la technique de la psychanalyse. A l'occasion, on se permettait, au nom de la grande cause, de faire fi de la logique scientifique : c'est ainsi, par exemple, que ne trouvant pas le complexe d'Oedipe suffisamment « spécifique » pour l'étiologie des névroses, Jung attribue cette spécificité à l'inertie, c'est-à-dire à la propriété la plus générale des corps tant animés qu'inanimés. Il faut remarquer, à ce propos, que le « complexe d'Oedipe » ne représenterait, d'après cette école, qu'un critère permettant à l'individu de se faire une idée de ses forces, mais ne serait pas lui-même une force, au même titre que l'« inertie psychique ». L'exploration individuelle a révélé et révélera toujours que les complexes sexuels, au sens originel du mot, sont toujours vivants et agissants en lui. Qu'à cela ne tienne : on renoncera à l'exploration individuelle et on cherchera à formuler des conclusions d'après les données fournies par l'exploration ethnologique. En remontant à la première enfance de l'homme on risquait tout particulièrement de se trouver en présence de la signification véritable, non voilée, des complexes qu'on cherchait à réinterpréter ; aussi la nouvelle école adopta-t-elle pour règle thérapeutique de s'attarder le moins possible à ce passé, de se hâter de revenir au conflit actuel dans lequel, Dieu merci, tout ce qui est accidentel et personnel disparaît, pour faire place à l'élément générique, essentiel : le non-accomplissement de la tâche vitale. Nous avons cependant entendu dire que le conflit actuel du névrosé ne devenait intelligible et soluble que lorsqu'on le rattachait à l'histoire antécédente du malade, en suivant en sens inverse le chemin que la libido avait suivi pour aboutir à la maladie.

Dominée par ces tendances, la thérapeutique néo-zurichoise a pris une orientation que je puis décrire d'après les données d'un malade qui en avait éprouvé les effets sur lui-même. « Cette fois, nul compte n'est tenu du passé et du transfert. Toutes les fois où je croyais saisir cette dernière, on me déclarait qu'il s'agissait d'un pur symbole de la libido. Les conseils moraux étaient très beaux, et je m'y conformais strictement, sans toutefois faire un seul pas en avant. Cela m'était encore plus désagréable qu'à lui, mais qu'y pouvais-je?... Au lieu de m'apporter une libération analytique, chaque heure m'imposait de nouvelles exigences extraordinaires, auxquelles je devais soi-disant satisfaire, si je voulais vaincre la névrose : concentration intérieure par intraversion, méditation religieuse, reprise de la vie commune avec ma femme, dans un abandon amoureux, etc. Cela dépassait presque mes forces, car ce qu'on exigeait de moi, c'était une transformation radicale de mon moi intime. Je sortais de la séance d'analyse comme un pauvre pécheur, plein de contrition, animé des meilleures intentions, mais aussi profondément découragé. Ce qu'il me recommandait, n'importe quel pasteur en aurait fait autant ; mais où prendre la force de suivre ces recommandations ? » Le patient dit avoir entendu raconter qu'il fallait recommencer par l'analyse du passé et du transfert. On lui répondit qu'il avait été suffisamment analysé sous ces deux rapports. Et puisque cette analyse ne s'est pas montrée plus efficace, je suis bien obligé de conclure qu'elle a été plutôt insuffisante. Quoi qu'il en soit, le traitement ultérieur est resté sans aucun effet, et je n'hésite pas à affirmer qu'il n'avait aucun titre à la dénomination de « psychanalytique ». Je m'étonne que les Zurichois aient cru devoir



faire un si long détour par Vienne, pour retourner à Berne où Dubois traite avec tant de ménagements les névroses par l'encouragement moral <sup>1</sup>.

L'incompatibilité complète entre cette nouvelle orientation et la psychanalyse se manifeste également dans le traitement du refoulement, qui est à peine mentionné dans les travaux de Jung ; dans la méconnaissance du rêve, que Jung, renonçant (à l'exemple d'Adler) à la psychologie du rêve, confond avec les idées latentes du rêve ; dans l'inaptitude complète à comprendre l'inconscient, bref sur tous les points essentiels de la psychanalyse. Lorsqu'on entend Jung affirmer que le complexe incestueux n'a que la valeur d'un *symbole*, mais aucune existence *réelle*, que le sauvage, loin de se sentir attiré vers sa vieille mère ou sa grand'mère, préfère une femme jeune et jolie, on est tenté d'admettre, pour expliquer la contradiction apparente qui existe entre la manière de voir de Jung et la psychanalyse, que « symbole » et « aucune existence réelle » signifient ce que dans la psychanalyse on désigne sous le nom d'« existence inconsciente », en tenant compte des manifestations et des effets pathogéniques par lesquels cette « existence inconsciente » s'exprime.

Si l'on songe que le rêve contient encore d'autres éléments que les idées latentes sur lesquelles il travaille, on ne sera nullement étonné de constater que les malades rêvent de choses, telles que « tâche vitale », « être en haut », « être en bas », dont on a rempli leur esprit pendant le traitement. Il est certes possible de diriger les rêves des sujets qu'on analyse, de même qu'il est possible d'influencer les rêves à l'aide d'excitations expérimentales. On peut déterminer à volonté une partie des matériaux dont se compose un rêve; mais ce faisant, on ne change rien à la nature et au mécanisme du rêve. Je ne crois pas que les rêves dits « biographiques » surviennent en dehors de l'analyse. Si, au contraire, on analyse des rêves qui se sont produits avant le traitement, si on examine ce que le rêveur ajoute à ce qui lui a été suggéré pendant celui-ci, si enfin on peut s'abstenir de lui imposer des tâches nouvelles, on ne manque pas de constater que rien n'est plus étranger au rêve que de fournir des essais de solution de la tâche vitale. Le rêve n'est qu'une des formes de la pensée; et cette forme, on ne la comprendra jamais, si l'on s'en tient uniquement au contenu des idées; il faut tenir compte principalement du travail qui s'accomplit dans le rêve.

Il n'est pas difficile de réfuter à l'aide des faits la fausse interprétation de la psychanalyse par Jung et les divergences par lesquelles il s'oppose à elle. Toute analyse, si elle est conduite selon les règles, et plus particulièrement toute analyse effectuée sur un enfant, ne fait que renforcer les convictions sur les quelles repose la psychanalyse et révèle toute l'inconsistance des nouvelles interprétations qui sont à la base du système d'Adler et de celui de Jung. Jung

---

<sup>1</sup> Je sais bien qu'on ne peut pas toujours se fier à ce que racontent les malades ; mais je tiens à assurer d'une façon formelle que mon informateur est une personne digne de toute confiance, capable de comprendre et de juger. Il m'a donné tous ces renseignements sans que je les lui demande, et je me sers de sa communication sans lui en avoir demandé la permission, car je n'admets pas qu'une technique psychanalytique puisse prétendre à la protection du secret professionnel.



lui-même avait pratiqué et publié, avant sa conversion, une analyse d'enfant. Devons-nous nous attendre à ce qu'il nous en donne une nouvelle interprétation, fondée (pour nous servir de l'expression d'Adler) sur une « nouvelle conception synthétique des faits »?

L'opinion d'après laquelle la représentation sexuelle d'idées « supérieures » dans le rêve et dans la névrose ne serait qu'un moyen d'expression archaïque, est naturellement incompatible avec le fait que, dans les névroses, ces complexes sexuels se présentent comme porteurs des quantités de la libido qui ont été soustraites à la vie réelle. S'il ne s'agissait que d'un jargon sexuel, il n'en résulterait aucun changement dans l'économie de la libido. Jung lui-même en convient encore dans son ouvrage *Darstellung der psychoanalytischen Theorie*, où il formule la règle thérapeutique d'après laquelle la charge libidinale doit être soustraite à ces complexes. Mais ce résultat, on ne l'obtiendra jamais en se détournant des complexes et en poussant à la sublimation : il faut s'en occuper de la façon la plus sérieuse et les rendre pleinement conscients. La première réalité avec laquelle le malade ait à compter est précisément constituée par sa maladie. Le médecin qui s'efforcerait de le détourner de cette tâche révélerait son inaptitude à aider le malade à vaincre ses résistances ou prouverait qu'il recule devant les résultats possibles de ce travail.

Je dirai en terminant que la psychanalyse de Jung ressemble au fameux couteau de Lichtenberg: après avoir changé le manche et, remplacé la lame, il veut nous faire croire qu'il possède le même instrument, parce qu'il porte la même marque que l'ancien.

Je crois, au contraire, avoir montré que la nouvelle doctrine implique un abandon de l'analyse, une séparation d'avec elle. Cette défection est de nature à inspirer certaines appréhensions pour l'avenir de la psychanalyse, étant donné qu'il s'agit de personnes qui ont joué un si grand rôle dans notre mouvement. Cette appréhension, je ne la partage pas.

Les hommes sont forts, tant qu'ils défendent une idée forte ; ils deviennent impuissants, dès qu'ils veulent s'y opposer. La psychanalyse saura bien supporter cette perte et trouver, pour la compenser, de nouveaux partisans. Je terminerai en souhaitant un heureux voyage sur les hauteurs à ceux qui, à la longue, n'ont pu supporter le séjour dans le monde souterrain de la psychanalyse. Puissent les autres terminer heureusement leur travail dans les couches profondes de ce monde.

Fin du texte.